

JOURNAL HELVETIQUE
O U
RECUEIL

DE
PIECES FUGITIVES DE LITERATURE
CHOISIE ;

De Poësie ; de Traits d'Histoire ancienne & moderne ; de Découvertes des Sciences & des Arts ; de Nouvelles de la République des Lettres ; & de diverses autres Particularités intéressantes & curieuses, tant de Suisse, que des Pays Etrangers.

¹
DEDIÉ AU ROI.

JUILLET 1765.

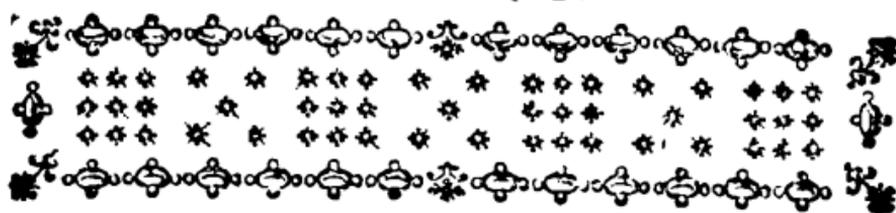
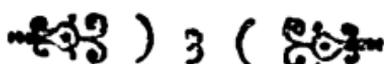


NEUCHÂTEL

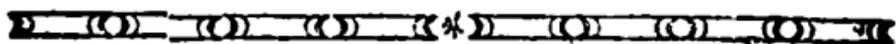
DE L'IMPRIMERIE DES EDITEURS.

MDCCLXV,

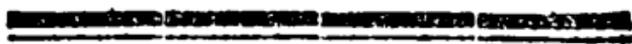




JOURNAL HELVETIQUE.



JUILLET 1765.



REMARQUES

Sur un Ouvrage rangé par ordre alphabétique, dont plusieurs Articles exigent d'être relevés, pour l'avantage des Mœurs & la verité de l'Histoire ecclésiastique & profane.

B A T E M E.

NÔTRE Auteur observe, que ce mot Grec signifie Immersion. Il auroit pû ajouter, qu'il exprime encore ablution, l'action de laver, & que le verbe dont il descend a été pris en ce sens par ARISTOPHANE,

au rapport de SUIDAS. Cette remarque de Grammaire ne fera pas inutile.

Les homes, dit il, qui se conduisent toujours par les sens, imaginèrent aisément que ce qui lavoit le corps lavoit aussi l'ame. Cela n'est ni vrai, ni exact. Les homes imaginèrent que l'action de se laver le corps étoit un simbole ou une figure très naturelle de la purification de l'ame; mais ils n'ont jamais pensé, qu'elle pût operer cet éfet sans une volonté particulière de Dieu. Nôtre Philosophe le reconoitra bientôt. Il n'est pas surprenant que les ablutions religieuses aient été & soient encore en usage chez presque toutes les Nations de l'Univers, qui ont un Culte public, chez les Egyptiens & chez les Hébreux, chez les Indiens, chez les Grecs & chez les Romains, parmi les Mahométans, come parmi nous. Ce simbole est si naturel, que tous les Peuples l'ont adopté de concert; il n'a pas été nécessaire qu'ils l'empruntassent les uns des autres; c'est une pratique aussi ancienne que le monde.

Chez les Hébreux, dit-on, c'étoit une régénération, cela donoit une nouvelle ame, ainsi qu'en Egypte. Cette expression ridicule de quelques Rabins ne valoit pas la peine d'être répétée; mais il n'y a rien

d'extraordinaire à regarder le Bâème comme une *régénération* spirituelle; c'est le terme dont J. C. s'est servi.

On nous fait remarquer que ST. JEAN *batifa dans le Jourdain, que même il batifa JESUS, qui pourtant ne batifa jamais personne, mais qui daigna consacrer cette ancienne cérémonie.* Non seulement il l'a consacrée, mais il l'a prescrite; ses paroles ne fauroient être plus expresses. *Quiconque n'est pas régénéré par l'eau & par le St. Esprit ne peut entrer dans le Royaume de Dieu (*).* *Celui qui croira & sera batisé sera sauvé (**).* Il a ordonné à ses Apôtres *d'enseigner toutes les Nations & de les batiser au nom du Père & du Fils & du St. Esprit.* (†). On ne doit donc pas s'étonner que le batème soit devenu le premier rite & le sceau de la Religion Chrétienne; ainsi J. C. l'a établi, & s'il n'a jamais batisé personne, il a fait batiser par ses Disciples (††).

Tout signe est indifférent par lui même; & Dieu atache sa grace au signe qu'il lui

A 3

(*) JEAN. III. v. 5.

(**) MARC. XVI. v. 16.

(†) MATT. XXVIII. v. 19.

(††) JEAN. IV. v. 1.

plait de choisir. Cette réflexion est très juste; par conséquent nous devons attribuer au Batême tous les effets qu'il a plu à Dieu d'y atacher & qu'il a daigné nous révéler.

Cependant, continue nôtre Philosophe, *les 15. premiers Evêques de Jerusalem furent tous circoncis, & il n'est pas sûr qu'ils fussent batisés.* Ils furent circoncis assurément, puisqu'ils étoient Juifs de naissance; J. C. ni les Apôtres n'ont point défendu la Circoncision aux Juifs: Mais il n'est pas moins sûr qu'ils furent batisés, puisque les Apôtres en prêchant aux Juifs exigeoient, pour première marque de leur conversion au Christianisme, qu'ils reçussent le Batême, & ils les batisoient en effet (*).

Nous convenons qu'on abusa de ce Sacrement dans les premiers Siècles de l'Eglise, que plusieurs atendoient qu'ils fussent dangereusement malades pour recevoir le Batême; mais on doit avertir en même tems, que l'Eglise reclama toujours contre cet abus, & que les Evêques ne cessèrent de faire là dessus les plus vives représentations. L'Empereur CONSTANTIN donna ce mauvais exemple, & en cela il

(*) Act. II. v. 38. & 41.

est blamable sans doute, mais il est contre l'équité naturelle de le calomnier. Voici le raisonnement qu'on lui prête : *Le Batême purifie tout : Je puis donc tuer ma femme, mon fils & tous mes parens, après quoi je me ferai baptiser & j'irai au ciel ; come de fait, ajoute-t-on, il n'y manqua pas.* Voilà CONSTANTIN accusé d'avoir fait mourir sa femme, son fils & tous ses parens ; & on le répète encore dans l'article *Christianisme*.

Ce qu'il y a de vrai, c'est que CONSTANTIN est criminel d'avoir fait mourir son Fils CRISPUS, sur les calomnies de l'Impératrice FAUSTA, qui acusa fausement ce jeune Prince d'avoir voulu atenter à sa pudeur. Une accusation si atroce demandoit des preuves plus convaincantes que le simple témoignage d'une Belle-Mère. Mais lorsque cette malheureuse femme eût avoué dans la suite que c'étoit elle au contraire qui avoit voulu séduire le Prince, CONSTANTIN en la faisant mourir fit un acte de Justice, & témoigna par là même qu'il se repentoit de sa crédulité. C'est donc une imposture odieuse, de nous insinuer que CONSTANTIN fit d'abord mourir sa femme, ensuite son Fils & tous ses Parens par un esprit de cruauté. Mais on

fait pourquoi cet Empereur est aujourd'hui en bute aux traits malins de nos graves Philosophes ; il a fait cesser les persécutions contre les Chrétiens, il a professé notre Religion, il a pros crit l'idolatrie : Voilà son plus grand crime aux yeux de nos énemis. Jamais les Historiens Païens n'ont poussé contre lui la haine aussi loin que les beaux Esprits d'aujourd'hui.

Les Grecs conservèrent toujours le Batême par immersion. La température du climat & l'usage fréquent du bain en Orient rendoit cette pratique plus comode qu'elle ne seroit parmi nous. Les Peuples du Nord s'étant convertis, l'on comprit que le Batême par immersion pourroit être dangereux dans des Pays froids & faire périr les enfans ; on y substitua l'aspersion ou l'infusion ; mais il n'est pas vrai que cette manière d'administrer le Batême ait souvent fait anathématiser les Latins par l'Eglise Grecque, si ce n'est peut être depuis le Schisme de celle-ci.

On demanda, dit notre Auteur, à ST. CYPRIEN Evêque de Carthage, si ceux là étoient réellement batisés, qui s'étoient fait seulement arroser tout le corps ? Il répond dans sa 76me Lettre, que plusieurs Eglises ne croyoient pas que ces arroses fussent Chré-

tiens ; que pour lui il pense qu'ils sont Chrétiens , mais qu'ils ont une grace infiniment moindre que ceux qui ont été plongés trois fois suivant l'usage.

C'est une imputation fautive & un mensonge réfléchi , selon la méthode ordinaire de nôtre Auteur. ST CYPRIEN répond précisément le contraire : Voici ses paroles , dans la Lettre même que l'on cite.

» Come ces Fidèles qui ont reçu la grace
 » de J. C par l'eau salutaire & par une
 » foi intègre sont apellés par quelques
 » uns, non pas Chrétiens, mais cli-
 » ques, (c'est à dire allités :) Je ne vois
 » pas d'où l'on prétend tirer ce nom...
 » Mon sentiment est que l'on doit regarder
 » come Chrétien quiconque a reçu la
 » grace Divine dans l'Eglise par le droit
 » & le privilège de la foi... Dira-t-on
 » qu'ils ont reçu la grace du Seigneur,
 » mais en moindre mesure & avec moins
 » de dons du St. Esprit, tellement qu'on
 » les doive regarder come Chrétiens,
 » mais moins parfaits que les autres ?
 » Tout au contraire; le St. Esprit n'est
 » point donné par mesure , mais il descend
 » dans toute sa plénitude sur celui qui
 » a la foi. De même que le jour luit
 » également pour tous, & que le Soleil
 » répand également sa lumière sur tous,

„ ainsi J. C. vrai Soleil de Justice, dis-
 „ tribue également dans son Eglise la lu-
 „ mière de la Vie éternelle. „ Le St. Doc-
 teur ne pouvoit contredire d'une manière
 plus éclatante l'opinion ridicule qu'on veut
 lui imputer.

Nôtre Philosophe, qui prétend doner le
 ton à son Siècle, se croit donc en droit de
 tromper ses Lecteurs de propos délibéré.
 Tant pis pour ceux qui le prennent pour
 guide. Mais la Philosophie dispense-t-elle
 un Ecrivain d'être équitable & vrai? Ou
 la qualité de fausfaire seroit-elle devenue
 un titre d'honneur?

Ce qui suit dans nôtre merveilleux
 Dictionnaire ne nous apprend rien de nou-
 veau. Nous savions déjà qu'autrefois les
 batisés étoient apellés *les Initiés*; que
 ceux qui ne l'étoient pas encore étoient
 nommés *Cathécumènes*, c'est à dire, disci-
 ples ou instruits; qu'on exigeoit qu'ils pro-
 duisissent des Parrains, pour s'assurer non-
 seulement de leur fidélité, mais encore de
 leur conduite & de leurs mœurs; que
 dans les premiers Siècles les fidèles furent
 fort atenués a ne pas découvrir aux Païens
 les rites ni les dogmes du Christianisme.

Dans le second Siècle, selon nôtre
 Philosophe, on comença à batiser les en-
 fans; mais il paroît certain que cet usage

a-comencé plutôt. Lors qu'il est dit dans les Actes des Apôtres & dans les Epîtres de ST. PAUL, qu'un homme ou une femme a-été batisé avec toute sa maison ou toute sa famille, (*) personne n'est excepté, & les enfans y sont compris aussi bien que les adultes.

Selon lui encore on conclut qu'il falloit administrer le bâte-me au bout de huit jours, parce que chez les Juifs c'étoit à cet âge qu'ils étoient circoncis; mais il n'est prouvé par aucun monument que ç'ait été une pratique constante de diferer ainsi le bâte-me, ni qu'on l'ait fait par allusion à la circoncision. Toutes ces allégations sont sans autorité. Enfin il n'est pas vrai *qu'au troisième Siècle la coutume l'emporta de ne se faire batiser qu'à la mort.* Jamais cette coutume ne l'emporta; c'est un abus contre lequel l'Eglise reclama toujours, & qui fut beaucoup moins comun que nôtre Auteur ne le suppose.

Ceux qui mourroient dans la première semaine, dit-il, étoient damnés selon les Pères de l'Eglise les plus rigoureux. Désiions nous encore de cette assertion. Les Pères de l'Eglise les plus rigoureux n'ont point enseigné tranchément que les Enfans morts

(*) Act. XVI. v. 15. & 33. I. Cor. I. v. 16.

fans Batême étoient *damnés*, à prendre ce terme dans toute sa rigueur; ils ont dit que ces Enfans n'avoient point de part à la béatitude éternelle, qui nous est acquise par la Rédemption de J. C. parce que le fruit de cette Rédemption ne peut nous être appliqué que par le Batême; mais aucun n'a jamais avancé dans les Siècles dont nous parlons, que ces Enfans fussent condamnés au feu éternel.

Il est absolument faux que ce soit ST. PIERRE CHRYSOLOGUE, au cinquième Siècle, ou quelqu'autre, qui ait imaginé les Limbes où sont détenus les Enfans morts sans Batême, où étoient les Patriarches, & où J. C. est descendu après sa mort. La descente de J. C. aux Enfers ou aux Limbes est fondée sur le texte même des Livres Saints (*). Le Père PETAU a montré par des témoignages exprès, que ç'a été le sentiment unanime de tous les Pères de l'Eglise depuis les Apôtres, à comen-
cer par ST. JUSTIN, ST. IRENE'E, ST. CLEMENT d'ALEXANDRIE, ORIGENE &c (**).

Après avoir observé que selon la pratique de l'Eglise on ne peut batiser avec du sable, ni

(*) Act. II. & 9. I. Pet. III. & 4.

(**) Theol. Dogm. L. XIII. Cap. 16.

avec de l'eau rose, mais seulement avec de l'eau naturelle ou élémentaire, nôtre Auteur conclut que toute cette discipline a dépendu de la prudence des premiers Pasteurs qui l'ont établie. Cela est vrai, quant à la manière d'administrer le Batême, ou par immersion, ou par aspersion, ou par infusion; parce que ces différentes manières sont également comprises sous le nom de *Batême*: Mais non pas quant à la matière du Sacrement qui est l'eau naturelle. Cette matière ayant été expressément déterminée par JESUS-CHRIST, jamais les Pasteurs ne se sont attribués le pouvoir d'y rien changer.

B E A U, B E A U T É.

Pour savoir ce que c'est que le beau ou la beauté on nous envoie interroger un Crapaud, un Nègre de Guinée, le Diable, enfin les Philosophes. Voilà la Philosophie assez mal accompagnée, & on nous done là de vilains Maitres. Le résultat de la question, c'est qu'aucun ne nous apprendra ce que c'est que le beau, le *Kalon*. Ce petit mot Grec glissé en passant ne laisse pas de doner un air scientifique à l'instruction qu'on nous prépare.

Nôtre Auteur, qui est plus Savant que

le Crapaud, que les Nègres de Guinée, que le Diable, que tous les Philosophes du monde, nous apprend que *pour donner à quelque chose le nom de beauté il faut qu'elle nous cause de l'admiration.* Puisse l'effort de génie ! L'aurions nous imaginé, si on ne nous l'avoit pas dit ? De-là il conclut, qu'on ne peut pas dire une belle Médecine, parce qu'elle ne nous cause pas de l'admiration. Mais avec sa permission, le *tó Kalon* exprime également ce qui est beau & ce qui est bon ; & come on peut très-bien dire une bone Médecine, le *tó Kalon* lui convient en ce sens.

Par un autre raisonnement non moins profond il montre, que le beau est très relatif ; que ce qui cause de l'admiration à Paris fait bâiller à Londres, qu'ainsi l'on peut s'épargner la peine de composer un long Traité sur le beau. Par la même raison il auroit pû se dispenser de faire un si maigre article sur cette matière, & il n'étoit pas nécessaire d'invoquer le Diable pour dire si peu de chose. On croira, si l'on veut, sur sa parole, qu'HOMERE, VIRGILE, le TELEMAQUE &c. que nous admirons en France font bâiller les Anglois. Mais les matières purement Philosophiques ne sont pas celles où brille notre Critique ; c'est quand il est question

d'attaquer la Religion que son génie se déploie & qu'il parle de l'abondance du cœur.

B Ê T E S.

L'Auteur passe en revue les divers Systèmes que l'on a imaginés sur l'ame des bêtes; il pense qu'aucun n'est raisonnable ni satisfaisant. Il n'a pas tort pour le fond : L'ame des bêtes est un des mystères de la nature le plus impénétrable, sur lequel tout vrai Philosophe doit avouer son ignorance. Mais parmi ses réflexions, il y a plusieurs choses répréhensibles, & en croyant nous donner de nouvelles idées, il ne fait que retomber dans les anciennes.

Il reprend d'abord les Cartésiens, d'avoir dit que les bêtes sont des machines, privées de connoissance & de sentiment, qui font toujours leurs opérations de la même manière, qui n'apprennent rien, ne perfectionent rien &c. *Quoi, dit-il, cet oiseau qui fait son nid en demi cercle, quand il l'atache à un mur, qui le bâtit en quart de cercle quand il est dans un angle, & en cercle sur un arbre; cet oiseau fait tout de la même façon?*

Les Philosophes auxquels il en veut pouroient lui répondre, que nous ne connoissons aucun oiseau qui varie la manière

de faire son nid; qu'à la vérité il y a une espèce d'hirondelle qui fait le sien en demi cercle contre les murs, une autre espèce qui le bâtit en quart de cercle, que tous ceux qui nichent sur les arbres le font en rond. L'exemple est donc mal choisi. En fait d'Architecture les Castors font tout autrement industrieux & méritent mieux d'être cités que les oiseaux.

Un Chien peut être dressé à la chasse, un Serin apprend à siffler un air; l'on en conclut très bien que les animaux peuvent se perfectionner & croître en industrie; mais il faut remarquer qu'ils ne le font que dans un genre très borné & dans la seule espèce de talent qui leur est propre. Quelque adresse que l'on parvienne à donner aux animaux, jamais on ne leur communiquera le moindre degré de raison, qui est l'attribut essentiel & distinctif de l'homme.

Nous voyons dans les animaux tous les symptômes de l'affliction & de la joie, de la douleur & du plaisir; nous sommes fondés à juger qu'ils sont susceptibles de ces divers sentimens. Par la dissection de leur corps, nous découvrons en eux les mêmes organes du sentiment qui sont en nous : *La Nature a-t-elle arrangé tous les ressorts*

ressorts du sentiment dans un animal afin qu'il ne sente pas? Non sans doute; il y auroit de l'entêtement à le soutenir.

Mais on demande, dit nôtre Auteur, ce que c'est que l'ame des bêtes? Je n'entens pas cette question. Un arbre a la faculté de recevoir dans ses fibres la sève qui circule, de déployer les boutons de ses feuilles & de ses fruits; me demanderez vous ce que c'est que l'ame de cet arbre? Il a reçu ces dons; l'animal a reçu ceux du sentiment, de la mémoire, d'un certain nombre d'idées. Qui a fait tous ces dons, qui a donné toutes ces facultés? Celui qui fait croître l'herbe des champs & qui fait graviter la terre vers le Soleil.

Il nous permettra de lui représenter que la comparaison n'est pas juste. Nous concevons très bien ce que c'est que la végétation; c'est de la matière en mouvement & rien de plus. La chaleur, en dilatant l'air dans l'intérieur de la terre, le fait nécessairement entrer dans les pores de la racine des plantes ouvertes pour le recevoir; il y charie avec lui la vapeur humide & nitreuse dont il est imprégné & dont se forme la sève. Il la fait monter, parce que les tuyaux où elle s'insinue sont conformés de la même manière que les vei-

nes du corps humain, & munis de soppes, qui empêchent ce suc nourricier de descendre. Toute cette mécanique se conçoit sans qu'il soit nécessaire d'en supposer le principe dans l'arbre même; nous comprenons que la cause première de la végétation est extérieure. C'est donc mal s'exprimer que de dire, *l'arbre a reçu ces dons*; il a reçu une disposition de ses parties propre au mécanisme dont nous venons de parler & qui est une suite des Loix générales du mouvement; voilà tout ce que cela signifie.

Il n'en est pas ainsi du sentiment & de l'espèce de connoissance dont les animaux nous semblent doués. La matière n'en peut être la cause, une de ses propriétés essentielles est l'inertie, & l'industrie des animaux ne suit point les Loix générales du mouvement. Il faut donc en chercher un autre principe. Quand on demande si les brutes ont une ame & ce que c'est, il est clair que l'on demande si le principe des opérations de l'animal est en lui ou hors de lui? La question est très intelligible & très pertinente; nôtre Auteur n'y satisfait point.

Il la tranche en disant que c'est Dieu qui leur a donné ces facultés, que *Dieu est l'ame des brutes*. Si la raison pouvoit s'a-

comoder de cette réponse, il y a long-tems que la dispute seroit finie. Mais il est absurde de dire, que Dieu est le principe immédiat des opérations brutes, que c'est Dieu qui poursuit un lièvre par les chiens, qui mange les souris par les chats, qui sifle par le gosier d'un Serin : Ce langage n'est ni décent, ni philosophique. D'ailleurs cette opinion ridicule est contredite par la plus forte de toutes les présomptions, celle qui naît du sentiment intérieur. Nous sentons très bien que le principe de nos opérations est en nous & non pas hors de nous : L'analogie que nous voyons entre celles des brutes & les nôtres nous portera toujours à penser, qu'elles ont en elles mêmes, aussi bien que nous, le principe de leurs opérations. Je n'ai d'autre fondement pour juger que les autres homes ont une ame come la mienne, que la ressemblance que je vois entre leurs actions & les miennes : Je dois donc juger des animaux par proportion. Toutes les subtilités philosophiques ne contrebalanceront jamais le poids de ce raisonnement. Bientôt nous verrons les conséquences énormes de ce même Système.

On tourne en ridicule ARISTOTE pour avoir dit que les ames des bêtes sont des

formes substantielles, & les Philosophes de l'école pour l'avoir répété. Peut-être paroitraient-ils moins blamables, si on réduisoit les termes à leur juste valeur: Ils signifient seulement, que ces ames sont une substance indéfinissable dont nous n'avons pas une idée claire; & cela est exactement vrai.

On traite encore plus mal ceux qui les ont apellé des *ames matérielles*; c'est come s'ils avoient dit, que c'est de la matière & rien d'avantage: Cela retombe dans le sentiment des Cartésiens.

Enfin l'on insulte & ceux qui ont enseigné que l'ame des bêtes est un Etre spirituel, qui périt avec le corps, parce qu'ils l'ont assuré sans fondement, & ceux qui ont dit que cette ame n'est ni corps ni esprit, parce que c'est tomber en contradiction. Tout cela paroît vrai; mais il ne convient pas d'employer dans une dispute philosophique un langage que la politesse doit bannir de la Société & que l'on pourroit apeller brutal. Dans une question si obscure, les Philosophes sont excusables d'être tombés dans l'erreur, & si l'on veut, dans l'absurdité. Si on doit traiter de *bêtes* tous ceux à qui ce malheur est arrivé, nôtre Auteur lui-même échappera-t il à l'épithète? Pour avoir droit de

cenfurer les autres fi durement, il faudroit mieux penser & mieux parler qu'eux; c'est ce qu'il ne fait pas.

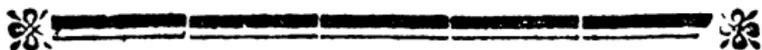
Avant que d'examiner ce qu'est une chose, il faudroit savoir fi elle existe. Affurément; auffi le faisons nous. Nous demandons d'abord, les opérations des animaux ont elles un principe? Cela n'est pas douteux. Ce principe est il en eux ou hors d'eux? Il n'y a pas de milieu. Or la refsemblance de leurs opérations avec les nôtres nous fait juger, finon avec une entière certitude, du moins avec une très grande probabilité, que leurs mouvemens font spontanés come les nôtres, que le principe est en eux auffi bien qu'en nous. De-là nous demandons, qu'est-ce que ce principe auquel on done le nom d'ame? Rien de plus simple ni de plus régulier que cette méthode.

Selon nôtre Auteur, ce nom d'ame n'est qu'un terme abusif. *Ainsi, dit il, on appelle la languette, la soupape d'un soufflet, l'ame d'un soufflet.* Soit; ne disputons point sur les termes. Enfin cette ame d'un soufflet c'est quelque chose, puisque c'est une languette ou une soupape; donc l'ame d'une brute est auffi quelque chose, & on demande ce que c'est, ou pour me servir des termes de nôtre Auteur: *Qui fait mon-*

voir le soufflet des animaux? Je vous l'ai déjà dit, répond t il, celui qui fait mouvoir les autres. Le Philosophe qui a dit: Deus est anima brutorum, avoit raison, mais il devoit aller plus loin. Cela est clair; il devoit dire encore que Dieu est l'ame des homes. En éfet, il y auroit bien du malheur, si un home n'est pas aussi digne qu'une bête d'avoir Dieu pour ame. Cette sublime Philosophie renouvelée des Grecs & ensuite des Arabes, fera encore plus clairement enseignée dans le Cathéchisme Chinois que nous verrons ci après.

Il suffit de remarquer ici, qu'en raisonnant conséquemment, selon les principes de notre Auteur, il faut nécessairement en venir à cette absurdité. Dès que l'on ne veut pas s'en tenir au sentiment intérieur, qui nous persuade d'une manière invincible, que le principe de nos opérations est en nous, que c'est nous-mêmes, dès lors il faut nous ranger nécessairement dans la classe des brutes. Nous sommes come elles des Machines que Dieu fait jouer, auxquelles il donne le branle, come au reste de l'Univers. C'est le vieux Système des Stoiciens qui regardoient Dieu come l'ame du monde. Nous en parlerons encore ailleurs.

Mais il est bon d'avertir qu'il n'y a rien de neuf dans tout cet article; ce n'est qu'un abrégé de BAYLE. Dict. Crit. au mot *Rorarius*.



L E T T R E

A un Ami, sur la Misantropie, & le Dégout du Monde.

MONSIEUR!

LES discours que vous avez tenus quelques fois sur la Société, me font craindre que vous n'ayez quelques ressemblance avec TIMON, ce Philosophe atrabilaire, à qui l'on donna le surnom d'*Haiſſeur d'hommes*. Si cela étoit, que vous seriez à plaindre! Sans cesse entouré d'ennemis, c'est sous ce funeste aspect que vous envisageriez vos semblables; vous cherchiez en vain à vous dérober à leurs regards; vos besoins vous en rapprochoient malgré vous: Votre cœur, ulcéré par cette malheureuse aversion, vous porteroit à fuir dans quelque solitude pour y jouir de vous même; mais en jouiriez vous effectivement. Ces idées sombres & mélancoliques, qui vous auroient arraché du milieu des hommes, vous y acompagneroient nécessairement. Le principe de vos sentimens subsisteroit tou-

jours, & feroit vôte suplice. Je souhaite que les réflexions suivantes détruisent cette humeur austere & chagrine, qui vous consume, & fassent renaître dans vôte ame cette heureuse sensibilité, qui, bien dirigée, nous fait aimer nos semblables.

Quelques Philosophes ont à la vérité peint les Homes sous les couleurs les plus noires : Ils ont voulu nous faire envisager la Société come un assemblage de Bêtes féroces, acharnées les unes contre les autres. Uniquement attentifs à ce funeste intérêt, qui divise les Homes aussi tôt qu'ils sont réunis, ils ne voyoient point que l'intérêt général, qui combat sans cesse cet intérêt particulier, atache le Genre Humain par une chaine immense, qu'il ne peut jamais détruire. Ils ont exagéré les désordres de la Société, pour avoir le triste plaisir de les combattre, & pour doner plus de poids à leurs discours. Quelques uns, conduits par un orgueil secret, qu'ils cachotent sous le voile de la modestie, ne s'élevoient contre les vices de leur tems, que pour s'atirer l'admiration de leurs semblables, en leur faisant accroire, qu'élevés au dessus des autres Homes, ils étoient exemts de la corruption générale. D'ailleurs c'étoit un moyen de faire briller leurs talens, & de s'aquérir du crédit sur l'esprit de leurs

Contemporains. Mais si ces Philosophes avoient éfectivement eû de leurs sembla-
bles une opinion si défavantageuse, auroient-ils recherché si soigneusement leur estime & leurs suffrages ? „ Fuyez, dit SENEQUE, „ la compagnie de la multitude ; fuyez même la compagnie d'un petit nombre de „ perſones ; je dis plus, fuyez celle d'un „ ſeul Home. “ Qui eſt ce qui croiroit que ce Philoſophe aſtère, qui vouloit qu'on abandonât la Société, pour vivre dans la ſolitude, paſſoit ſes jours dans une Cour odieufe, où régnoient les vices les plus honteux, auprès d'un Prince dont la mémoire fera à jamais en exécration chez les Hommes ? Je veux bien croire que SENEQUE pratiquoit, au milieu des vices de ſes Concitoyens, la Vertu dont il fait l'éloge dans tant d'endroits de ſes Ouvrages ; mais celui qui regardoit la ſolitude come l'azile du bonheur, ſembloit ſe contredire, en reſtant conſtamment dans une Cour perpétuellement agitée par les vices & les cruautés de NERON.

D'autres, irrités contre le Genre Humain, par les diſgraces qu'ils éprouvent, & dont ils ne devroient ſouvent acuſer que leur imprudence, cherchent à ſe venger par des ſatires. Ils font de leurs ſemblables des portraits injurieux, dont ils

rougiroient eux mêmes, s'ils n'étoient malheureusement aveuglés par cette injuste aversion qu'ils nourrissent dans leur cœur. Jugerez vous de vos semblables sur des Ecrits odieux, dictés par la haine & par la vengeance? Ecoutez **CONSTANCE**: Un Philosophe de nos jours l'a fait parler avec beaucoup de sagesse & de vérité. „ **DOR-**
 „ **VAL**, vous vous trompez, pour être
 „ tranquile, il faut avoir l'aprobation de
 „ son cœur, & peut-être celle des Homes.
 „ Vous n'obtiendrez point celle ci, &
 „ vous n'emporterez point la première,
 „ si vous quittez le poste qui vous est
 „ marqué. “ **SENEQUE** ne consultoit que son esprit, lorsqu'il engageoit **LUCILIUS** à fuir la Société: S'il eût descendu dans son cœur, s'il eût écouté la voix de la Nature, dont il se disoit cependant le fidèle Sectateur, il auroit vû, come le Philosophe moderne dont je vous parle, que le Sage n'abandonne jamais ses semblables, à qui les exemples sont nécessaires. Que deviendrait la Société, si ceux qui peuvent lui rendre les plus grands services par leurs talens & par leur conduite, se retiroient dans les Déserts, pour y mener une vie contemplative? Est-ce donc là le but de la Nature?

„ On remarque dans les Homes, dis-

„ M. BURLAMAQUI, une inclination na-
 „ turelle qui les rapproche, & qui établit
 „ entr'eux un comerce de services & de
 „ bienfaits, d'où résulte le bien comun
 „ de tous, & l'avantage particulier de cha-
 „ cun. L'état naturel des Homes entre
 „ eux est donc un état d'union & de So-
 „ ciété. D'ailleurs, il est bien manifeste,
 „ que c'est là l'état primitif, puisqu'il n'est
 „ point l'ouvrage de l'Home, & que c'est
 „ Dieu lui même qui en est l'Auteur. “

Les Animaux, qui suivent uniquement
 l'instinct que la Nature leur a doné; qui
 sont soumis à des Loix invariables, qu'ils
 ne peuvent enfreindre, qui ne sont point
 jettés ça & là par de futiles raisonemens,
 qui nous égarent; les Animaux, dis-je,
 ne vivent point dans une entière solitude.
 La tiranie que l'home exerce sur eux, la
 guerre continuelle qu'il leur fait, les rend
 fugitifs, à la vérité; mais ils se cherchent
 les uns les autres; ils s'atroupent; quel-
 ques uns même ne vont que par bande &
 ne se quittent point. Les Sauvages, qu'on
 a trouvés dans différentes Contrées, co-
 me celui qu'on prit dans les Forêts de
Lithuanie, ne vivoient, dans cet état so-
 litaire & malheureux, que parce qu'ils ne
 conoissoient point d'autres Homes, aux-
 quels ils pussent s'attacher, & qu'ils ne

portent pas leurs pensées jusqu'à imaginer, qu'il y eût d'autres Etres de leur espèce. Mais il y a tout lieu de croire, qu'ils vivoient come les Animaux dont ils étoient entourés, qu'ils s'atachoient à ceux qu'ils pouvoient suivre, & qu'ils ne les abandonnoient que quand ils venoient malheureusement à les perdre. Ces *Mandrilles*, qu'on trouve dans les Déserts de l'*Afrique* & qui tiennent tant de choses de l'espèce humaine, qu'on seroit tenté de les ranger dans la classe des Homes, vivent en société. Ce n'est point la crainte qui les réunit; car qu'ont-ils à craindre dans leurs forêts? C'est plutôt l'amour que chaque Etre a naturellement pour un Etre semblable à lui.

Je fais qu'un célèbre Ecrivain moderne, après avoir fait des peintures aussi belles qu'éfrayantes des malheurs de la Société, engage ses semblables à retourner dans les Forêts dont ils sont sortis, à reprendre cette vie naturelle, que mènent encore aujourd'hui quelques Sauvages, qu'il nous propose pour exemple, & qui ne sont point la victime des maux qui nous acablent. Mais ces Sauvages, dont nous parle cet Auteur, jouissent eux mêmes des douceurs de la Société. Les *Caraiibes*, ce Peuple qui s'est le moins éloigné de

L'état naturel, est aussi fortement attaché à sa Société que nous le sommes à la nôtre. Leurs besoins ne sont pas à la vérité en aussi grand nombre; ils ne sont pas le jouet d'une multitude de passions factices, qui détruisent insensiblement notre être, par les violentes secousses qu'elles nous font éprouver à chaque instant; mais ils ne sauroient se passer les uns des autres. C'est à cette communication réciproque qu'ils doivent l'état heureux & tranquille dont ils jouissent.

Supposons, qu'adoptant les maximes de cet Ecrivain, qu'on peut acuser d'avoir un peu trop écouté son *humeur*, nous abandonions les lieux qui nous ont vu naître, pour nous enfoncer dans les Déserts, & nous mettre au rang des Animaux; en serions nous plus heureux? L'indépendance de l'état que nous embrasserions nous dédomageroit-elle de tous les maux qu'il produiroit? Pour jouir de cette félicité, dont il nous fait des peintures si touchantes, il faudroit nous dépouiller en un instant de toutes les idées que nous avons acquises, ainsi que de tous les besoins que nous nous sommes faits. L'Auteur, que je viens de citer, a-t-il pu espérer ce changement? A-t-il pu se flater, que les tristes vérités qu'il

anonçoit aux Homes , leur feroient abandonner la Société qui leur est néceffaire , pour mener une vie errante & vagabonde qui les rendroit misérables ? „ Quelques „ Miffionnaires, *dit-il*, forcés de quitter les „ Sauvages avec lesquels ils avoient vécu „ pendant quelque tems , regrétoient la „ Société de ces Homes fimples, dont ils „ vantoient la douceur & la bonté “. Mais ne pourroit on pas citer auffi parmi nous des Homes qui vivent heureux dans la petite Société qu'ils fe font choifie , qui goûtent tous les plaifirs que doivent procurer à des Ames fenfibles les charmes d'un comerce dont l'intèrèt eft banni ?

Je conviens avec vous qu'un Home , à qui la Nature a donné un cœur droit & vertueux , ne peut quelque fois s'empêcher de gémir fur les défordres dont il eft le témoin & peut être la victime ; qu'il y a des momens où l'indignation fuccède à ces momens de pitié ; où le Puiffant ne lui paroît qu'un Tiran , qui du poids de fon injufte pouvoir écrafe le Foible ; où le Riche augmente encore les malheurs de l'Indigent par le fafte orgueilleux avec lequel il étale fes richesses ; où l'home en place comet à chaque instant les injustices les plus odieuses ; où la Terre en un mot ne lui paroît plus que le Théâtre funefte où le Fort

écrase le Foible, où l'Injuste opprime l'Innocent, où le Riche insulte au Malheureux. Dans ces fâcheux momens, la solitude paroît l'unique azile où la Vertu puisse être à l'abri des traits de la méchanceté : J'ai come vous, éprouvé quelque-fois ces cruelles agitations. Mon ame étoit alors absorbée par les réflexions les plus amères ; mon cœur, déchiré par une sensibilité excessive, faisoit des efforts pour étoufer cet heureux sentiment, qu'il ne falloit que modérer. Mais ce tems de trouble disparoît peu à peu ; le calme succède à cet orage passager ; le jugement, devenu plus sain, envisage les choses sous une autre face ; les Homes, qu'on étoit sur le point de haïr, ne sont plus que des Etres malheureux & dignes de compassion. Celui dont le pouvoir tirannique excitoit nôtre indignation, est souvent un misérable, qui voudroit pouvoir impunément descendre du faite de sa grandeur, qui fait son supplice ; son cœur, dévoré par une ambition démesurée, ne lui done jamais de relâche ; il ne jouit pas d'un moment de repos. Ce Riche, qui marche insolamment avec tout l'appareil de l'opulence, est souvent plus à plaindre que l'Indigent qu'il méprise : En proie aux inquiétudes les plus cruelles, aux desirs les plus immodérés, sa vie n'est qu'un tissu

de chagrins qui le confament: Les richesses, dont il se pare en public, sont autant de chaînes qui l'acablent en secret. C'est Home, à qui la place donne le pouvoir d'élever les Particuliers au plus haut degré de la Fortune, ou de les en faire décheoir, est aussi malheureux: La haine publique, dont il est chargé, lui fait sentir à chaque instant, qu'il est au fond du cœur un Juge sévère, qui y plaide la Cause de l'Humanité, & qui devient un Bourreau, qui ne l'abandonne jamais. Est-il un Etre plus malheureux que le Méchant? Son ame, agitée par les remors, ne lui présente que les tableaux les plus éfrayans. Solitaire au milieu de la Société, dont il est séparé par la malignité de son cœur, il ne voit dans ses semblables, que des objets de haine. Il n'a pas même la triste consolation de voir finir sa misère, lors qu'il a satisfait son ressentiment & sa vengeance. Le Vautour, qui déchire les entrailles toujours renaissantes de PROMETHE'E, peint admirablement l'état affreux du Méchant. Cette perversité, ce raffinement d'inhumanité, ces cruautés capricieuses, qu'on remarque dans certaines vengeances, ne sont autre chose que les efforts continuels d'un Malheureux, qui tente de se détacher de la roue. Ah!

mon

mon Ami, quelques maux que la Société produise, il est encore des Ames vertueuses, qui fournissent paisiblement leur carrière au milieu des ingrats qu'ils font chaque jour; qui préfèrent à la solitude le doux plaisir de faire des heureux, & qui regardent la place qu'ils occupent come un poste où le Ciel les a placés pour faire le bien. On peut comparer la Société à un vaste Tableau, où l'on voit, d'un côté, des Voleurs qui dépouillent & assassinent un Passant; des Combatans, qui de sang froid cherchent à se doner la mort; des Indigens, qui, les larmes aux yeux, mendient leur subsistance. Mais on voit, de l'autre, des Familles rassemblées, dont les jours heureux sont filés par l'union & la tranquillité; des Amis sur le visage desquels est peinte la joie de se revoir; des Homes sensibles, qui secourent des Malheureux; des Citoyens généreux, qui, par leurs soins & leurs travaux, procurent à leurs Compatriotes l'abondance & la tranquillité. N'allez cependant pas croire que je veuille ici vous interdire entièrement la retraite; c'est à elle que je dois les plus beaux jours de ma vie. Mais il faut sçavoir allier le monde & la solitude. Celle ci nous apprend à nous conduire avec prudence lors qu'il

s'agit de vivre dans l'autre. Je finis par une réflexion de M l'Abé YVON. „ Rarement l'étude est utile, lors qu'elle n'est „ pas acompagnée du comerce du monde. „ Il ne faut pas séparer ces deux choses ; „ l'une nous apprend à penser, l'autre à agir ; l'une à parler, l'autre à écrire ; „ l'une à disposer de nos actions, l'autre à les rendre faciles. L'usage du monde „ nous done encore l'avantage de penser „ naturellement, & l'habitude des sciences „ celui de penser profondément.





E C O L E D E S M A R I S

QUOI! c'est vous BELLEVAL? Vous à Strasbourg! A quel heureux hazard dois je ce plaisir inattendu? Nous devons ce plaisir, mon cher LATOUR, répondit BELLEVAL, à quelques malheurs domestiques... Et vous ne les avez pas confiés à mon amitié?... Non, mon cher, on voudroit se les cacher à soi même. Maintenant je les crois finis, mais j'ai perdu une belle femme... Que dites vous BELLEVAL? Vous avez perdu vôtre Epouse! Elle est morte, & vous dites cela si froidement? BELLEVAL sourit: Elle n'est point morte, dit-il, & elle n'en est guère moins perdue pour moi: Voici le fait, mon Ami, continua-t-il. Dans les bras d'une des plus belles femmes de France, je m'atendois à jouir du fort le plus doux: Cette personne si honête, si modeste, si tendre avant l'himen, n'a plus été qu'une femme altière, capricieuse, emportée, & coquette sur le tout. Pour la ramener à la raison & à son devoir, je n'ai employé que la voie

de l'exemple. Atentions soutenues, soins délicats, tendresse, complaisance : Le tout envain : Elle prenoit pour foiblesse & pusillanimité, ce qui n'étoit en moi que douceur & condescendance. Que faloit-il faire encore ? Coment toucher un esprit faux, qui pensoit que quand on est belle, on est tout ?

Vous savez, mon Ami, que j'ai une maison de campagne fort agréable, à une journée de Rennes : Je proposai à ma belle extravagante d'y aller passer quelques mois. Non, *Monsieur*, me dit-elle, la campagne m'ennuie à mourir. Partez, j'y consens ; pour moi je demeure en ville. C'en est fait, *Madame*, lui dis-je : Vous me paroissez incorrigible ; ma patience est épuisée ; vous ne demeurerez point à Rennes : DUBOIS va vous conduire chez votre Mère ; j'aurai soin de lui faire remettre tout le bien que vous avez reçu en vous mariant. Adieu, *Madame*, si vous ne changez du noir au blanc, nous nous voyons pour la dernière fois ; vous partez dans deux heures. Ce langage étoit nouveau ; elle en parut étourdie. Il falut partir à l'heure fixée, & tout fut exécuté come je l'avois résolu. Je n'aime plus cette femme : Les défauts de son ame ont terni toutes ses graces ; enfin une froide indi-

férence a succédé à toute l'ardeur ou plutôt à toutes les fureurs de l'amour.

Ceci est pire qu'un veuvage , dit LATOUR. Je vous plains , cher BELLEVAL, & je vous plains d'autant plus , que je conois mieux le besoin que vôtre cœur a d'être ému. Ah ! si ma Sœur n'eût point été si jeune ! je vous aurois ofert mon aimable ROSALIE ; malgré son humble fortune , une telle femme eût fait vôtre bonheur. Vous m'eussiez rendu un service bien grand , répondit BELLEVAL Ne parlons plus du passé , il est trop triste. Comment s'amuse t on dans la Garnison ? Les plaisirs y sont ils vifs ? BELLEVAL avoit un caractère excellent , mais les passions fougueuses demandoient à être exercées. L'apathie , cette langueur de l'ame , étoit pour lui le plus cruel de tous les états : Son amitié pour LATOUR , sentiment tranquile , ne pouvoit agir assés sur un esprit , qui exigeoit de fortes impulsions : Il en chercha dans le jeu , qui sembla d'abord fournir à cet esprit ardent tout l'aliment qu'il desiroit ; mais la fortune même le dégouta. Après avoir éprouvé des succès constamment favorables , il joua sans plaisir , quand il joua sans intérêt. Il essaya ensuite de se lier avec ces

chaines légères , que l'Amour forme pour ceux qui ne l'adorent que par occasion , par nécessité , par désœuvrement : Nouveaux dégoûts ; BELLEVAL retrouvoit toujours son cœur vuide : Il s'en plaignoit à son ami : Vous êtes dans le délire de l'âge , lui disoit LATOUR ; la raison seule , ou le tems , peuvent le calmer. Voulez vous me croire , BELLEVAL ? Nous sommes ici à la porte de l'Allemagne ; partons , nous obtiendrons aisément la permission d'y aller faire une promenade. L'impatient BELLEVAL y consentit dans le moment.

LATOUR reçût une Lettre , qui rompit ce projet. Sa Sœur étoit pensionnaire dans l'Abaye de ST. LAURENT à Bourges : Elle écrivoit à son Frère , que leur bien étant insuffisant pour elle & pour lui , son dessein étoit de se faire Religieuse. Non , dit LATOUR , non ROSALIE ; je n'y consentirai jamais : Vous n'êtes point faite pour le néant & pour l'esclavage ! Il faut me rendre à Bourges , dit il à BELLEVAL ; je retirerai cet aimable enfant de sa triste demeure : Madame DUPUIS , nôtre Tante commune , la recevra chez elle avec empressement ; je lui céderai tout le bien qui nous reste ; il pourra suffire pour une dot honête. A quoi se monte à peu près

vôtre fortune, demanda BELLEVAL? A trente mille livres ou environ dit LATOUR. Et que vous restera-t-il?... Les apointemens de ma Compagnie, une pension de la Cour, qui ne peut manquer tôt ou tard; enfin, ce qui est plus précieux pour moi, BELLEVAL me restera. Voilà le langage de l'amitié, répondit BELLEVAL, je m'ofençois de ce que vous ne me faisiez entrer pour rien dans vos arrangemens: Apprenez les miens: Vous irez en Berri travailler à l'établissement de Melle de LATOUR; sa dot est de trente mille écus, que je vous remettrai en lettres sur Paris... Que dites vous BELLEVAL, s'écria LATOUR? Je dis, répondit il, que si vous m'oposez de vaines difficultés, j'ai perdu mon Ami. LATOUR accepta le bienfait, avec ce sentiment d'une gratitude vive & pure, qui honore celui qui reçoit peut être encore plus que le Bienfaiteur.

BELLEVAL acompagna son ami jusques à Befançon. Madame BELLEVAL & sa Mère arivèrent dans la même Auberge où ils étoient logés. DUBOIS les vit & aprit d'elles qu'elles alloient à Strasbourg demander grace à BELLEVAL. DUBOIS vint apprendre cette nouvelle à son maitre. Se-

rez vous inexorable, lui dit LATOUR ? Je pourois la reprendre, répondit il, si apres nôtre séparation, elle eût vécu retirée, ou dans un Couvent; mais elle a toujours été dans le monde le plus dissipé. Sa conduite imprudente nous sépare pour jamais: Je vais l'instruire de ma résolution absolue par un billet, & demain je retourne à Strasbourg.

De retour à sa Garnison, BELLEVAL y vécut fort à l'écart; quatre mois après le départ de LATOUR, il aprit des nouvelles dont il instruisit son ami par cette lettre:

„ On reçût hier, cher LATOUR, un
 „ ordre pour la réforme totale de nôtre
 „ bataillon; la Cour nous acorde 400 li-
 „ vres de pension; les Officiers se plai-
 „ gnent amèrement; je crois qu'ils ont
 „ tort: La Cour a droit de nous congé-
 „ dier quand le bien de l'Etat l'exige, ou
 „ quand il lui plait; nous savions cela
 „ avant d'entrer au service; ainsi nous
 „ avons consenti à en courir les risques;
 „ la Cour n'est point injuste, c'est nous
 „ peut être qui sommes des imprudens. Cette
 „ aventure est toute simple; en voici une
 „ un peu plus singulière: J'apprens que
 „ cette femme, qui maintenant n'est plus
 „ ma femme, est enceinte de six mois;
 „ le motif de son voyage dans ces cantons

„ étoit de couvrir son infamie. Ne crai-
 „ gnez rien pour moi, j'agirai come il
 „ faut agir. Pourquoi punirois je? Je
 „ ne me trouve point ofensé; cet événe-
 „ ment ne me paroît point si malheureux :
 „ Je suis libre enfin; cette femme m'est
 „ aussi étrangère maintenant qu'une Chi-
 „ noise, ou qu'une Norvégienne; ma
 „ position change, il faut quitter le Royau-
 „ me; le reste est un secret que j- ne
 „ dois pas confier à une lettre : Vous
 „ saurez tout : Je souhaiterois que vôte
 „ Sœur fut mariée, vous seriez plus li-
 „ bre & plus à moi. Je compte sur
 „ vous, LATOUR; sans vous je serois un
 „ être isolé; vous me restez, c'est tout
 „ ce que mon cœur desire. Je pars pour
 „ Paris; dans moins de deux mois j'irai
 „ vous joindre.

LATOUR, qui conoissoit la prudence
 de sa Sœur, & qui n'avoit point de secret
 pour elle, crut devoir lui confier celui ci.
 Il vouloit la préparer à son départ pro-
 chain : Allez mon Frère, allez dit elle, ne
 quittez point ce mortel si grand à mes
 yeux : Hélas ! il méritoit un autre fort.
 Il y a donc des femmes bien méchantes !
 mais coment n'a-t-il pas pénétré le caractè-
 re odieux de cette misérable ? Vous di-
 tes qu'il a tant d'esprit. Il en a ROSALIE,

répondit LATOUR, & beaucoup; mais vous ignorez qu'une femme, même avec l'esprit le plus comun, en imposera à son Amant, eût-il le plus grand, le plus sublime génie: Sachez, ROSALIE, que la plupart des femmes sont supérieurement fausses: La faute en est à nos mœurs, à nos usages. Dès leur enfance, on leur fait honte de ce penchant à l'amour, que la nature donne à tout ce qui respire; on leur apprend à en rougir & à le cacher; elles se forment à la dissimulation: Fausses sur un objet, il leur est aisé de l'être sur tous les autres: L'hipocrisie leur devient presque naturelle, & elles ne marchent plus qu'avec le masque sur le front. Pardonnez ROSALIE; ces réflexions ne tombent pas sur vous, dont le cœur est si naïf, & si droit.... Ah! mon Frère, que ce cœur souffre pour votre ami! Je ne veux point conserver ses bienfaits; remettez les lui, il peut en avoir besoin dans la circonstance présente... Non ma Sœur; ils font peu de chose pour lui; cependant vos sentimens me plaisent: Ils sont dignes de ROSALIE, mais ils ofensent BELLEVAL.

En arrivant à Bourges, BELLEVAL acablé de fatigue & de travaux, fut contraint de se mettre au lit; la fièvre l'y retint quinze jours. Le Frère ne quitta

point l'appartement du malade, & la Sœur n'en sortoit que quand la décence l'exigeoit : Sans même qu'elle s'en doutât, elle éprouvoit des sentimens plus tendres que ceux de la reconnoissance, & BELLEVAL voyoit avec plaisir que cette charmante fille ne fut point encore mariée.

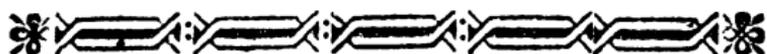
Il faut, leur dit il un jour, il faut que je vous développe mon ame toute entière : Vous êtes mes amis, vous êtes tout ce que j'aime ; écoutez moi sans m'interrompre ; vous me jugerez ensuite. Vous savez l'un & l'autre, continua-t il, toute mon aventure. Je laisse vivre l'infame, parce que je ne pense pas qu'il soit permis d'ôter la vie à personne dans aucun cas, si ce n'est dans celui d'une juste défense ; le crime est étranger à mon cœur. Je ne veux donc me venger qu'en abandonnant cette créature à son infamie. Je veux aussi, sous de plus doux auspices, m'engager dans un hymen nouveau : C'est un dessein formé, & qui sera certainement exécuté, voilà pourquoi je quitte la France.... Je vois vos objections, j'y vais répondre.

Le Mariage est il autre chose qu'un Contract entre un home & une femme, par lequel ils s'engagent mutuellement à vivre ensemble, à s'aimer, à s'être fidèles ? Si l'un des deux contractans viole ses engagements,

l'autre est dégagé de toutes les conditions du Contract ; il est libre de plein droit ; les notions les plus simples de la justice & le bon sens établissent cette vérité invincible : Sans cela le Mariage seroit la plus absurde de toutes les Conventions, le plus monstrueux de tous les engagements ; ce seroit un acte insensé, un esclavage révoltant. Je fais que les Loix du Royaume, & les Canons Eclésiastiques rejettent de concert cette vérité, mais quand je ne serai plus en France, les Loix Françaises ne feront rien pour moi. A l'égard des Ordonances Eclésiastiques, je leur préfère les Loix de l'Évangile, qui permettent de répudier une femme adultère. Je suis donc parfaitement convaincu qu'il m'est libre d'épouser une autre femme. Aimable ROSALIE, vous êtes chère à mon cœur, c'est vous que je choisis. Si vous approuvez mes idées, si vous m'êtes favorable ; allons en Italie ; tous mes biens sont métamorphosés en lettres de change ; nous serons assez riches pour y vivre tranquilles & heureux. LATOUR dit à son Ami, qu'il pensoit come lui : Je vous crois libre ; le préjugé seul est contre vous ; mais continua-t-il, le préjugé n'est un obstacle que pour les ames comunes : Ma Sœur va nous déclarer ses sentimens. ROSALIE rougissoit & se taisoit. Ah ! parlez, Mademoiselle, lui

dit BELLEVAL, parlez librement ; vôtre silence est-il un refus ? ROSALIE ne pouvoit s'exprimer par des paroles ; elle ne pût que présenter la main à son amant, qui la baissant avec ardeur, lui demanda si elle consentoit à être à lui ? Oui, dit elle, oui cher BELLEVAL, mon cœur consent à être à vous. Voilà, leur dit LATOUR en les embrassant, voilà un beau jour ; qu'il nous promet de bonheur ! Et où seroit donc le bonheur, continua-t il, s'il n'étoit pas avec l'amour, avec l'amitié, avec les graces, & la vertu ?





NOUVELLES ACADEMIQUES

DANS une Assemblée publique de l'Académie Royale des Sciences, Belles-Lettres & Arts de Bordeaux, un Conseiller au Parlement, Directeur de l'Académie, prononça le Discours suivant :

MESSIEURS,

SI les plaintes ordinaires sur la brièveté de la vie sont injustes, ne seroit-il pas du moins permis de se plaindre au Ciel, du peu de jours qu'il accorde aux grands hommes, nés pour éclairer le genre humain ? A peine ont-ils commencé leur glorieuse carrière, qu'ils se voient arriver au terme : Semblables à ces astres bienfaisans, qui brillent quelquefois dans le Ciel pour se perdre bientôt après dans les sphères immenses des corps célestes.

Les Villes & les Nations se sont empressées dans tous les tems à conserver la mémoire des grands homes & de tous ceux qui avoient mérité le titre de Bienfaiteurs du genre humain. La toile fut animée, le bronze & le marbre respirèrent. On

vit des Chefs-d'œuvre de peinture & de sculpture. Ces arts furent acordés par les Dieux , pour dédomager les homes de l'immortalité qu'ils s'étoient réservée.

Le Voyageur ne pouvoit faire un pas dans la Grèce qu'il ne fut arrêté par le spectacle de quelque tombeau , d'une statue ou de quelque monument public érigé à la gloire d'un Philosophe.

L'Empereur MARC AURELE , étant à Nicée , trouva dans cette Ville un Peuple de Statues ; il fit chercher celle d'HIPPARQUE , & ne la trouvant pas , il fut si indigné , qu'il condanna les Habitans à payer un tribut au Peuple Romain.

Les homes célèbres affurent à leur patrie une durée éternelle. Que de Villes détruites , & dont le nom seroit dans un parfait oubli , sans le souvenir des grands homes qui y ont pris naissance !

L'Isle de Cos , abimée depuis plusieurs Siècles par un tremblement de terre , ne subsiste plus dans l'histoire que par les noms des ASCLEPIADES & la gloire d'HIPPOCRATE.

C'est , MESSIEURS , le glorieux destin de cette Province d'avoir donné la naissance aux deux plus grands Philosophes qui aient paru depuis le renouvellement des Lettres , MONTAGNE & MONTESQUIEU ;

l'Académie, qui a crû ne pouvoir mieux décorer la salle de ses séances, qu'en rassemblant les portraits des grands homes, a placé le portrait de MONTAGNE dans le lieu le plus aparent. Cet illustre compatriote semble présider parmi nous & tracer d'une main divine les routes secrètes de la Philosophie.

Vous me prévenez, MESSIEURS; chacun de vous cherche des yeux le portrait de MONTESQUIEU, de ce Philosophe, l'honneur de la Nation & la gloire de vôtre Patrie: Ce n'est pas assez qu'il vive dans nos cœurs, il faut que sa Statue honore ces lieux, qu'elle les consacre à l'immortalité dont il jouit.

Nos Citoyens semblent s'être reposés sur vous du soin d'élever un monument durable à sa gloire; c'est de vôtre sein qu'est parti le Législateur des Nations. Il étoit vôtre compatriote, associé à vos travaux philosophiques, il étoit l'ami de chacun de vous. Le buste que vous lui érigerez sera un monument consacré à la Patrie, à la Philosophie, à l'Amitié.

MONTESQUIEU fut le premier chez les modernes, qui envisagea toutes choses dans leur raport avec les mœurs. Ils se servent des Sciences pour doner plus de lustre & plus

plus d'universalité à la morale. C'est là le véritable système des connoissances humaines que SOCRATE déroba au Ciel; chaîne merveilleuse, qui unit toutes les Sciences des mœurs.

MONTESQUIEU fit plus, il orna la Philosophie des graces de l'imagination & du charme de la Poésie: Il ramena le cœur des Muses dans le sanctuaire de la politique, & il s'assit parmi elles à côté du divin PLATON.

Le plus beau monument d'Athènes fut élevé à la gloire de ce Philosophe; on le voyoit à l'Académie, entre l'Autel des Muses & le Temple de MINERVE: Ce tombeau attiroit le concours des Grecs & des Barbares. Plaçons parmi nous le buste de MONTESQUIEU, à côté de DESCARTES & de MONTAGNE.

Les Nations étrangères, qui ont si souvent franchi les mers pour jouir de quelques momens d'entretiens avec ce grand home, fréquenteront désormais ces lieux pour honorer ses mânes; elles viendront répandre des fleurs sur son tombeau & l'arrosar de quelques larmes.

Les étrangers verront encore parmi vous le fils de cet home illustre, qui parcourant une autre carrière, marche aussi sûrement à la gloire; ils verront parmi vous

l'ami du cœur de M. DE MONTESQUIEU (*), & sachant que le dépositaire des pensées d'un grand homme ne peut être qu'un homme illustre, ils lui demanderont compte du fruit de ses travaux, source d'une nouvelle gloire pour l'Académie : Chacun de vous, MESSIEURS, participera d'une manière différente au respect & à la vénération des Peuples.

O MONTESQUIEU ! reçois d'avance en ces jours, les plus pures hommages de tes Concitoyens : Ce n'est point par des pleurs ou des gémissemens que nous prétendons honorer tes mânes, c'est par l'imitation de tes vertus ; c'est en consacrant nos jours à l'instruction des hommes & au bonheur du genre humain : Ce sont là les seuls & les vrais hommages par lesquels la piété des Citoyens peut s'aquiter envers la mémoire des Citoyens illustres.

Puisse ton vaste génie former parmi nous des imitateurs ! Puissent tes sublimes ouvrages conserver à la Nation la supériorité qu'ils lui ont acquise sur les Nations voisines !

A la fin de l'Assemblée, l'Académie délibéra & arrêta, d'une voix unanime, d'ériger à M. DE MONTESQUIEU une buste de marbre blanc dans la salle des séances publiques.

(*) M. BARBOT, Président honoraire de la Cour des Aides.

L'ACADEMIE Royale des Belles-Lettres de la ROCHELLE tint son Assemblée publique le 8 Mai, en présence de M. le Maréchal de SENECTERE, de M. le Marquis de NARBONE, Lieutenant Général des Armées du Roi, & de nombre de personnes de distinction.

M. ARCIERE, Secrétaire de la Compagnie, ouvrit la Séance par des Observations sur quelques points d'Histoire, de Géographie & d'Antiquité, concernant la Ville de la Rochelle. Après quoi M. l'Abbé GERVAUT, Professeur de Rhétorique au Collège de la Rochelle, fit part à l'Assemblée de ses Réflexions sur l'abus de l'Esprit Philosophique, relativement aux Belles-Lettres. „ S'il est vrai, *dit-il*, que „ toutes les connoissances humaines ont „ des rapports mutuels & viennent réci- „ proquement à l'apui les unes des au- „ tres, il n'est pas moins vrai qu'il ré- „ sulte de leur mélange de grands incon- „ véniens, si ce mélange n'est fait ni „ avec gout, ni avec discernement. Que „ l'Historien prenne le ton de l'Orateur, „ il déclame; que le Poète suive dans le „ Poème l'ordre chronologique des faits,

» pour ne pas heurter la vérité histori-
 » que, il n'est plus que Narrateur. Je
 » fais, *ajoute* M. GERVAUT, que l'Esprit
 » Philosophique est du ressort de tous les
 » genres de Littérature, mais il ne doit
 » pas dominer en Souverain. Il faut sa-
 » voir en varier les nuances, en rendre
 » les touches plus ou moins fortes, res-
 » pectivement au sujet.

M. GERVAUT fait l'application de cette
 règle à l'Eloquence, à l'Histoire & à la
 Poésie.

» Si l'Orateur est trop Philosophe, ses
 » efforts seront sans succès. Il prouvera
 » au lieu de toucher; il s'épuisera en rai-
 » sonemens, & il faloit parler au cœur.
 » L'ingénieuse magie de l'art oratoire est
 » de persuader, mais on ne persuade pas
 » sans remuer les passions, & la raison
 » toute seule n'aura jamais les honneurs
 » de ce triomphe....

» L'Historien raconte les faits; il nous
 » trace la peinture des scènes diverses,
 » qui se sont passées sur le théâtre du
 » monde. Qu'il enchaine avec adresse
 » les événemens; qu'il mette sous les yeux
 » du Lecteur des tableaux intéressans &
 » les plus propres à piquer la curiosité;
 » qu'il laisse à l'écart les détails minucieux;
 » qu'il sache établir une distinction entre

7 des rumeurs incertaines & des faits
 8 avérés; en un mot, tout examiner,
 9 tout vérifier: J'applaudis à l'Esprit Phi-
 10 losophique qui le guide; mais que cet
 11 Esprit ne l'obsède pas au point de faire
 12 d'une narration un discours moral; qu'il
 13 ne l'acable pas sous un tas de préceptes
 14 & de maximes, que je ne cherche pas
 15 dans l'Histoire, & que je ne vois avec
 16 plaisir que dans un Traité didactique...

Selon M. GERVAUT, la Poésie doit son
 existence au sentiment & à l'imagination.
 Son langage est l'expression de l'entousias-
 me. Elle passionne, elle anime tout, &
 prête de la sensibilité aux objets les plus
 insensibles. Si vous l'affujettissez à l'Esprit
 de méthode, à cette précision ennuyeuse-
 ment exacte, vous éteindrez le beau feu
 qui l'anime; vous lui donerez des entræ-
 ves; elle ne pourra plus s'élever. La des-
 cription des phénomènes de l'Univers,
 qu'elle nous trace sous les couleurs d'une
 image brillante, ne sera plus qu'une sèche
 Dissertation de Physique. Une Ode ne sera
 qu'une tirade de strophes sentencieuses froi-
 dement simétrisées. N'a-t-on pas imaginé
 d'introduire dans nos Drames le jargon de
 la Métaphysique & d'analyser le cœur hu-
 main? &c.

M. DE LA FAILLE lût des Réflexions sur le Luxe , par M. MONTAUDOUIN de Nantes, Associé de l'Académie. Ne considérant le Luxe que relativement à la Politique, il en distingue de deux sortes , l'un utile & l'autre ruineux. Le premier grossit la masse du travail national , il doit être encouragé, quand l'industrie s'exerce sur les matières premières du cru du Pays. Rien n'est plus propre à faire sentir l'heureuse influence du Luxe utile , & jusqu'à quel point il peut augmenter la valeur de ses matières , que le calcul de l'Auteur de *l'Essai sur le Commerce*. Il est démontré , qu'il faut le produit de 16 mille arpens de Vignes de Champagne , pour équivaloir le produit d'un seul arpent de lin , employé en dentelles de Bruxelles. Il résulte de ce Luxe les plus grands avantages , quand il a pour objet le comerce d'exportation, seul moyen infallible d'augmenter la puissance réelle & relative d'un Etat...

Le Luxe ruineux est celui qui alimente l'industrie étrangère & qui diminue la richesse nationale : Ainsi l'usage des Diamans , dans un Pays où la Nature n'en produit pas, est un usage très pernicieux. Si un Peuple exigeoit 15 ou 20 mille livres , pour chaque Mariage qui se feroit chez un autre Peuple, dans la classe des aisés ,

On regarderoit cette contribution come infiniment préjudiciable ; le gout d'une parure frivole conduit au même résultat : N'est ce pas payer à l'Orient la même somme , pour le vain plaisir d'une brillante bagatelle.....

Le Luxé, qui emploie l'or & l'argent en meubles & en ornemens, est contraire au bien public : Il afoiblit, il diminue la circulation de ces matières ; il fait même bien plus de mal que l'avarice. Cette passion des ames basses voile ses manœuvres & tient fourdement un fleuve d'or emprisonné dans un goufre ; mais l'amour d'une décoration élégante & recherchée veut se montrer ; le possesseur d'un beau meuble l'étale, s'empresse à le faire voir : Il a bientôt des imitateurs, qui l'égalent ou qui le surpassent. Ainsi la masse de ce précieux métal, qui n'est avantageuse qu'autant qu'il circule, est come perdue pour la Société ; l'Etat est indigent au milieu des richesses. On donne aux caprices du gout les ressources du besoin &c.

M. BERNON DE SOLINS, Avocat, termina la Séance par un Discours sur le besoin de vivre en Société. „ Que l'homme soit né pour la Société, dit M. BERNON, „ c'est une vérité qui n'a été combatue

» qu'une fois. Quel abus de l'éloquence
 » que d'en employer tous les charmes à
 » établir un système si déshonorant pour
 » l'humanité ! Tout annonce que nous so-
 » mes destinés à vivre en Société. Nous
 » en trouvons la preuve dans nos besoins :
 » Il en est de deux espèces , ceux du corps
 » & ceux du cœur

L'homme n'a pas reçu de la nature des
 ailes , pour échapper au danger & pour se
 transporter rapidement en des climats fé-
 conds , quand le Pays qu'il habite ne lui
 fournit pas le nécessaire physique. Il n'a-
 porte point en naissant une robe pour se
 défendre de l'air , il manque d'armes na-
 turelles pour repousser les ataqes d'un
 ours ou d'un sanglier. Vainement la terre
 renferme pour son usage les métaux & les
 minéraux. Le salpêtre ne deviendra point
 inflammable en faveur de l'homme abandonné
 à lui même ; le fer ne fera jamais une ar-
 me meurtrière. La plume emporte l'oiseau ;
 l'agilité du cerf assure sa conservation ; la
 force du taureau le défend au milieu des
 bois. L'homme isolé , toujours tremblant ,
 n'aura aucun moyen de conserver ses jours.
 Une foible cabane pourra bien le préserver
 des ardeurs du Soleil , mais elle ne le met-
 tra pas à l'abri de la violence : **Qu'il entasse**
pierres sur pierres , pour s'en former un

rempart, il ne sera pas moins entouré d'ennemis, forcé de vivre prisonnier dans ses murs, pour ne pas exposer sa vie....

Ici M. BERNON fait contraster l'homme en Société & l'homme sauvage. „ Que
 „ l'homme soit réuni à ses semblables, les
 „ uns fouillent les mines, d'autres for-
 „ gent des armes; des mains plus foibles
 „ filent le chanvre & treillent des pièges,
 „ où les animaux vont perdre leur li-
 „ berté. La laine travaillée fournit des
 „ vêtemens contre la rigueur des saisons.
 „ La terre, qui ne produisoit qu'au gré
 „ de ses caprices, reconoitra un Maître,
 „ qui lui donera des Loix & qui la for-
 „ cera à varier ses productions & à les
 „ rendre plus fécondes & plus parfaites.

L'avantage qui résulte de la Société ne se bornera pas aux besoins corporels: M. BERNON fait voir, qu'elle remplit encore les besoins du cœur. L'Auteur de *l'Esprit des Loix* convient, que l'homme aime naturellement la Société; mais il prétend, que la première impression que fait sur un Sauvage la vue d'un autre Sauvage, est un mouvement de crainte: Il cite à ce sujet l'exemple d'un Sauvage trouvé dans les forêts d'Hanover. Notre Auteur pense, qu'à la vue de son semblable un homme doit éprouver un sentiment de plai-

fir, & que c'est une suite de ce penchant de cet attrait, que la nature nous a donné les uns pour les autres. L'exemple cité n'est d'aucun poids: Un home vêtu à l'Européenne ne pouvoit, au premier coup d'œil, être un home pour un Sauvage. Ceux qui virent pour la première fois des homes à cheval les prirent pour des monstres.

Mais qu'un Sauvage aperçoive sur la terre les pas d'un home, il le suivra à la trace: Qu'il entende sa voix, ce son enchanteur réveillera dans son ame une sensibilité, qu'il n'aura pas encore éprouvée; la disproportion des âges, la conformité du Sexe n'étouffera pas la douceur de cette charmante surprise. Sans autre langage que le geste, il s'élèvera dans le cœur un sentiment de plaisir....

Les soins que l'home doit à sa famille prouvent encore, selon M. BERNON, la nécessité de vivre en Société. Les animaux ne vivent que bien peu de tems en Société: La conservation des petits n'exige qu'une liaison bien courte. Les ailes des jeunes oiseaux sont-elles devenues assez fortes, ils s'échappent de leur berceau & vont pourvoir eux mêmes à leur nourriture. Le père & la mère les abandonnent & la Société se rompt, au moment

que le besoin cesse. Il n'en est pas ainsi de la Société humaine; l'intérêt d'un enfant nouvellement né exige des soins durant bien des années; l'alliance des Parents doit être relative à ce long terme. Avant même que cet enfant soit en état de se défendre contre la violence des animaux, & qu'il soit capable de les attaquer pour vivre de sa chasse, la femme deviendra féconde; il se forme ainsi un nouveau contrat de Société, qui se perpétuera par la naissance d'un troisième enfant. Le frère & la sœur dans l'adolescence, & déjà tout formés, abandonneront ils les foyers domestiques? Non sans doute. Ils vivront avec ceux qui leur auront donné l'être. Seuls & séparés de la famille, ils pourvoiroient difficilement à leur sûreté. Les dangers qu'ils ont essuyés, quand ils se sont écartés de la demeure paternelle, les ont avertis de la nécessité de vivre tous ensemble; s'ils se trouvent trop resserrés, ils construiront une cabane, au voisinage de la première. Une population successive en fera construire de nouvelles de proche en proche: Voilà un hameau. Multipliez ces habitations, on verra s'élever des villes; les Loix y établiront l'ordre, y feront régner l'har-

nie, & les homes, ainsi réunis, jouiront de tous les avantages de la Société.

LA Société Littéraire de CHALONS SUR-MARNE tint sa première Séance publique de cette année le 27 Février dernier. M. ROUILLE' D'ORFEUIL, Intendant de Champagne, y présida.

M. FRANCE ouvrit la Séance par la lecture de quelques réflexions sur les labours de la haute Champagne.

Cette lecture fut suivie de celle d'un Discours sur le doute, par M. ROUSSEL. L'Auteur, partageant son Discours en deux parties, examine dans la première la nature du doute. Rien ne peut arêter la rapidité de nos pensées; le doute arête celle de nos jugemens. Le doute est come la balance de l'esprit. Pour rester en équilibre, elle doit avoir des poids égaux; le doute est donc nécessairement ataché à l'impression égale des raisons, qui sont pour & contre un objet. Il n'est raisonnable, que quand il est apuyé sur des raisons vraies ou vraisemblables. Le doute suppose donc un examen, l'ignorance n'est donc pas un doute.....

M. ROUSSEL, dans la seconde partie, montre quel est l'usage que l'on doit faire

du doute, dans le genre littéraire. La nature du doute conduit le Littérateur à la connoissance des propriétés essentielles de son ame : Le doute est pour lui une eau salutaire , qui empêche cette folle yvresse , où l'esprit, idolatre de ses productions, ne les aperçoit que dans le plus beau jour & sous les plus belles couleurs. Le doute lui rend utiles les beautés de l'Antiquité , & les lumières des Savans de son tems. Le doute, qui le rend docile, ne le rend point esclave &c.

M. SABBATHIER , Sous-Sécretaire , termina la Séance par la lecture du commencement de quelques Mémoires historiques critiques , qui serviront à l'histoire générale des premiers Peuples qui ont habité ce qu'on appelle aujourd'hui la Champagne. C'étoit les Rémois , les Meldes , les Sénois , les Tricasses ou Troyens , les Lingonois & les Cotauni , autrement les Châlonois. Il y en avoit qui étoient compris , partie parmi les Belges , partie parmi les Celtes. M. SABBATHIER recherche l'origine de ces Peuples & conséquemment des Gaulois , parmi lesquels ils étoient confondus. Presque tous les anciens Auteurs ne racontent que des Fables sur l'origine des Gaulois , les uns les faisant descendre d'HERCULE , les autres des Troyens , d'autres de DIS ,

autrement PLUTON. M. SABBATHIER prouve, par des raisonnemens fondés sur l'histoire, que les Gaulois ne peuvent descendre ni des uns, ni des autres. L'opinion qu'il trouve la plus probable c'est celle de FLAVE JOSEPHÉ, qui, parlant de la manière dont les Descendans de NOÉ se dispersèrent en divers endroits de la terre, s'exprime ainsi : „ La diversité des langues obligea la multitude „ presque infinie du peuple à se répandre „ en diverses Colonies, selon que Dieu „ les y conduisoit par sa Providence. „ Ainsi, non seulement le milieu des terres, „ mais les rivages de la mer, furent peuplés d'habitans.... Les enfans de NOÉ, „ pour honorer leur mémoire, donèrent leurs noms au Pays où ils s'établirent. „ C'est pourquoi les sept fils de JAPHET, „ qui s'étendirent dans l'Asie, depuis les monts Taurus & Aman, jusqu'au fleuve du Tanais, & dans l'Europe, jusqu'à Gadés, aujourd'hui Cadix, donèrent leurs noms aux terres qu'ils occupèrent, & qui n'étoient point encore peuplées. GOMOR ou GOMER établit la „ colonie des Gomarites, que les Grecs nomment maintenant Galates, autrement Gaulois. „ Voilà donc, poursuit M. SABBATHIER,

au sentiment d'un des meilleurs Ecri-
 vains que l'antiquité ait produit, les
 Gaules peuplées dès les premiers tems
 qui suivirent le Déluge, & ses habitans
 immédiatement descendus de NOE' par
 GOMER, leur Père comun. Il est hors
 de doute que JOSEPH ne forgea pas
 de lui même cette opinion, & qu'il fa-
 loit, come le présume un Savant Bé-
 nédictin (*) qu'elle fut autorisée de
 quelque monument, qui ne sera pas
 parvenu jusqu'à nous. D'ailleurs elle
 a été adoptée par quantité d'autres il-
 lustres Auteurs, tels que EUSTATHE
 d'Antioche, ISIDORE, ST. JEROME,
 JOSEPH fils de GORION, qui tous font
 venir les Gaulois du petit fils de NOE'.
 On doit donc l'embrasser come la plus
 vraisemblable, pour ne pas dire la plus
 certaine &c.

L'ACADEMIE Royale des Sciences de PA-
 RIS avoit proposé extraordinairement pour
 1765 un Prix, *sur la meilleure manière
 d'éclairer, pendant la nuit, les rues d'une
 grande Ville, en combinant ensemb'le la clar-
 té, la facilité du service & l'économie.*

(*) Dom MARTIN BOUQUET T. I. Præf. p 22.

Un Magistrat, plus distingué encore par son zèle pour le bien public que par sa place, avoit fourni le sujet & les fonds de ce Prix; quoiqu'il n'ait pas voulu être nommé dans le Programme, le Public n'a pas tardé à reconoitre M. DE SARTINE, Maître des Requêtes, Lieutenant Général de Police.

Parmi les pièces qui ont concouru, au nombre de sept, aucune n'ayant rempli toutes les conditions du Programme, l'Académie a fait proposer à M. le Lieutenant de Police de remettre le Prix à l'année prochaine, & de l'augmenter, pour exciter d'avantage les Philosophes & les Artistes à multiplier les expériences sur un objet si utile. Ce Magistrat s'y est porté d'autant plus volontiers, qu'il desiroit que les Lampes ou les Lanternes, qui seront présentées pour concourir, soient essayées avant que le Prix soit ajugé.

Le Prix sera donc de L 2000 & la Pièce qui l'aura mérité sera proclamée à l'Assemblée publique de Pâques 1766. Celles qui ont été fournies précédemment concourront avec celles qui seront données dans la suite. Il sera permis aux Auteurs d'y faire les additions qu'ils jugeront nécessaires.

L'un

L'un d'eux, nommé GOUJON, Vitrier, Auteur de la Pièce No. I. ayant corrigé, au jugement de l'Académie, plusieurs défauts aux Lanternes, qui sont présentement en usage dans Paris, tant en diminuant leurs ombres & les fraix de leur construction, qu'en garantissant mieux les chandelles de l'action du vent, M. le Lieutenant de Police lui a acordé une gratification de 200 Livres. Cet encouragement en doit faire espérer de plus considerables, à raison du travail & des dépenses que les recherches sur cette matière auront occasionnées, s'il en résulte quelque avantage pour le public.

Les Questions à aprofondir & à résoudre sont

1°. Quelles sont les matières combustibles les plus convenables pour former les Lampes ou les Chandelles? Si par quelque mélange on ne parviendroit pas à diminuer les inconveniens & le prix de celles qui sont en usage, & en même tems à rendre la flame plus tenace, c'est à dire plus capable de résister, soit au vent, soit à l'humidité de l'air, soit à la gelée?

2°. Quelles sont les matières les plus propres à faire de bones mèches? S'il n'en

est point, qui puisse éclairer toujours également pendant plusieurs heures ?

3°. Quelles sont les formes les plus convenables pour les cages des Lampes ou des Flambeaux ?

4°. Comment il faut les placer & les espacer dans les rues, pour augmenter la lumière & diminuer les ombres ?

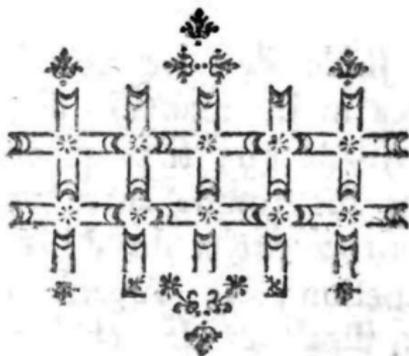
5°. S'il faut y mettre des reverbères, de quelle figure ils doivent être, & comment on doit les appliquer ?

6°. Quelles sont les suspensions ou les supports les plus simples, les plus solides & les plus comodes, tant pour l'établissement que pour le service des Lampes ou Flambeaux destinés à cet usage ?

7°. Enfin quelles seroient les constructions & dispositions les plus favorables, tant pour l'entretien que pour le nétoisement, la solidité & la facilité du service journalier ?

Les Phisiciens & les Artistes de toutes les Nations sont invités à travailler sur ce sujet. Les Auteurs pourront se faire sonoitre, vû la condition qui leur est indispensablement imposée de faire éprouver dans les rues de Paris les Lanternes qu'ils auront présentées.

L'ACADEMIE Royale des Sciences & Beaux Arts, établie à PAU, a ajugé le Prix de Poësie de l'année dernière à M. CAZALET de Pau. Celui de la Prose ayant été réservé, l'Académie en distribuera deux cette Année : L'un a un Ouvrage de Poësie dont le sujet sera le *Ver à Soie*. L'autre à un Ouvrage en Prose, sur le moyen le plus propre d'établir un commerce utile en Bearn.





AUX EDITEURS.

Sur un Livre intitulé, *Présence corporelle de l'homme en plusieurs lieux, prouvée possible par les principes de la bone Philosophie.* Imprimé à Paris en 1764.

VOUS savez, MESSIEURS, combien le Public est fatigué par cette foule de Livres nouveaux, que la graphomanie enfante continuellement: Quoiqu'il ne vous soit pas possible de faire conoitre à vos Lecteurs les moins mauvais de ces écrits, je suis persuadé que si celui dont je vais vous parler fut tombé entre vos mains, vous les auriez entretenu de cette singulière production: Ne l'ayant point lue, je vous en dirai peu de chose; je ne la conois que par le raport d'un Ami, qui n'a pû la garder assez longtems pour me la comuniquer. Le Titre a cela d'affés particulier, qu'il porte avec lui la réfutation du livre: *Présence corporelle de l'homme en plusieurs lieux, prouvée possible par les principes de la bone Philosophie*, n'est ce pas come si l'on disoit, quaré triangulaire

prouvé possible &c ? La bone Philosophie n'auroit pas le sens comun , si elle prouvoit la possibilité de la présence corporelle d'un home en plusieurs lieux. On comprend le but de cet ouvrage ; si la raison établissoit la possibilité de cette hypothèse, on auroit mauvaise grace à reprocher aux Transsubstantiateurs que leur dogme est un dogme *stupide*, reproche qui leur a été fait par le Père COURAYER , & par tant d'autres , & que leur fera toujours tout home, qui ne voudra pas renoncer à la qualité d'Animal raisonnable.

Feu M. l'Abé de LIGNAC, Auteur du Livre dont je vous entretiens, MESSIEURS, avoit avancé dans un autre Ouvrage, *qu'il est plus facile qu'on ne pense, de tirer même des notions du corps humain, certains principes qui démontreroient que le dogme de la transsubstantiation, n'est point un dogme stupide.* Un Journaliste Hollandois invita M. l'Abé de LIGNAC à produire cette étonnante démonstration : *Une hypothèse, disoit-il, qui expliqueroit physiquement tout ce qui paroît dans la transsubstantion d'incompatible avec la notion des corps, sera le plus curieux des phénomènes : C'est un présent digne de la plus vive impatience du Public ; que l'Anonime ne la laisse donc pas languir.*

Come ce curieux Phénomène n'a paru qu'après la mort de l'Auteur, on peut croire qu'il ne se pressoit pas beaucoup de satisfaire l'impatience du Public: Il est très excusable. Pour produire une absurdité, le plus tard est le mieux. Cependant M. l'Abé de LIGNAC passe pour un Savant fort au dessus du comun, mais un Savant est un home.

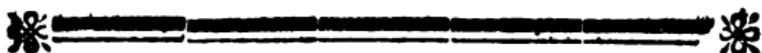
Le fond du Sistème de l'Auteur se réduit à ceci: Il prétend établir *la possibilité qu'une même ame soit unie à deux Corps.* Quelles que puissent être les imaginations de l'Auteur, ceux qui savent le peu de lumières que nous avons sur la nature de l'ame, réduiront ses idées à leur juste valeur. A l'égard du corps, *il conçoit un dédoublement complet de chaque organe, opéré par la Toute Puissance, chaque fibre des muscles, des nerfs, des vaisseaux &c. sera dédoublé de façon que de part & d'autre il y aura même distribution, mêmes organes, même arrangement, même jeu: Après ce dédoublement, il existera deux homes qui, (selon l'hipothèse) n'en sont qu'un, & cet home double pourra résider à la fois à Genève & à Turin.*

Ces idées reviennent à ceci, que Dieu peut d'un seul home en faire non seulement deux, mais des millions, si tel est

son plaisir, vérité qui ne prouve point ce que l'Auteur vouloit prouver. L'home de Genève est un individu ; l'home de Turin est aussi un individu ; or il est de toute absurdité que deux individus n'en soient qu'un seul & unique : L'home double de l'Auteur n'est rien autre chose que deux moitiés d'hommes, dont Dieu a fait deux homes, qui doivent nécessairement occuper des lieux différens : C'est presque une puérité de répéter de tels raisonnemens ; c'en est une plus grande d'y répondre.

L'Auteur eût mieux fait de laisser tomber le défi du Journaliste Hollandois ; mais voulant absolument y répondre, il ne pouvoit guère raisonner autrement qu'il a fait : Ses sophismes sont moins à lui qu'à la nature de son sujet : On a à défendre des choses manifestement contradictoires ; que faire dans une position si incomode ? On est forcé de dire des choses contradictoires ; le silence seroit le meilleur parti ; tout considéré, on aime mieux parler que se taire ; le silence sembleroit donner gain de cause aux adversaires : Il est assez vraisemblable que cette dernière raison a fait éclore des milliers de Livres de controverse & autres.

J'ai l'honneur d'être &c.



L E T T R E

Sur l'Ouvrage qui a pour titre : *Le D^{is}sime réfuté par lui même , ou examen des principes d'incrédulité répandus dans les divers ouvrages de M. ROUSSEAU , en forme de Lettres. Par M. BERGIER , Docteur en Théologie , Curé dans le Diocèse de Besançon. A Paris chez HUM-BLOT &c. in 12. II. Parties 1765.*

MESSIEURS,

IL a paru déjà un grand nombre de Réfutations du Système de Religion , proposé dans EMILE , & peut être n'est ce pas ici la dernière (*). On a dû s'attendre , qu'un Système aussi hardi , avancé avec tant de confiance , paré des graces du style le plus séduisant ne manqueroit pas d'alarmer les Théologiens des différentes Co-

(*) Note des Editeurs. Il vient de sortir de la Presse une Brochure d'une dizaine de Feuilles , sous le Titre de *Remarques d'un Pasteur sur la troisième Lettre écrite de la Montagne* , qui nous paroît mériter le suffrage du Public.

munions Chtéiennes ; qu'ils se réuniroient tous pour en montrer le foible & les inconféquences. Tel est le plan particulier du nouvel ouvrage, qui vient de paroître & dont vous aviez anoncé l'impression dans vôte Journal de Mars 1764. On s'y atache à mettre M. ROUSSEAU toujourn en contradiction avec lui même, & c'est peut être la méthode la plus éficate, pour décréditer ses opinions. On fait d'abord le principe qui en est la base ; on en démontre la fauffeté : On le fuit dans toutes ses conféquences, on les réfute en détail, on répond à toutes les objections, qui ont parû mériter quelque attention ; c'est ce qui fait la matière de 12. Letres.

Dans la première, l'Auteur prouve la poffibilité d'une révélation furnaturelle, en établiffant cet axiome contradictoire à celui de M. ROUSSEAU ; que *Dieu peut nous révéler des miftères ou des Dogmes, qui paroiffent contraires à nos idées naturelles.*

Dans la feconde, la néceffité d'une révélation pour conferver parmi les homes la conoiffance des Vérités les plus effentielles au bonheur de la Société.

Dans la troifième il établit l'existence de cette révélation & montre quelles font les preuves dont Dieu a dû fe fervir pour la mettre à portée de tout le monde.

Dans la quatrième M. BERGIER recherche quelle est la voie par laquelle Dieu veut nous faire conoitre la Doctrine révélée, & il soutient, come tous les Théologiens Catholiques, que c'est l'autorité de l'Eglise.

Il examine dans la cinquième, jusqu'où s'étend cette autorité, & qu'elle doit être la tolerance en matière de Religion.

Dans la sixième, il répond aux abus que l'on impute à la révélation.

Dans la septième, il discute deux Dogmes particuliers, la Création & la Chûte de l'home.

La huitième renferme l'examen du plan d'éducation tracé dans EMILE.

La neuvième traite de l'acord du Christianisme avec la saine politique.

La dixième regarde l'apologie que M. ROUSSEAU a tenté de faire de sa conduite & de sa Doctrine.

Comme les *Lettres écrites de la Montagne* ont paru pendant l'impression de celles ci, & M. ROUSSEAU ayant proposé dans les trois premières de nouvelles objections contre la Révélation, l'on y répond dans la onzième & la douzième. Ce recueil est ainsi l'abrégé des questions les plus importantes sur la Religion, mises à la portée du comun des Lecteurs.

On fait que M. ROUSSEAU joue dans ses Ecrits le personnage de Protestant; que sous ce masque il a lancé contre les Théologiens de la Comunion Romaine les traits les plus violens; on ne sera donc pas surpris, que selon les Loix ordinaires de la dispute, M. BERGIER se soit appliqué à rétorquer contre son adverfaire la plûpart de ses argumens & à les faire ainsi retomber sur les Réformés en général: Si ces traits paroissent quelquefois un peu vifs, c'est à l'agresseur qu'il faut s'en prendre.

Je ne chercherai point, MESSIEURS, à prévenir le jugement de vos Lecteurs sur cet ouvrage, qui à tous égards mérite une attention particulière; la lecture m'en a paru intéressante & le stile de M. BERGIER est déjà connu par quelques autres écrits, dont vous avez parlé vous mêmes avec éloge.

J'ai l'honneur d'être &c.

* * *

* *

*

—

LES DEUX PRIX

C O N T E

Tiré d'un Manuscrit Grec.

LA Theffalie est le véritable Elisée de la Grèce, le séjour du repos & des plaisirs. La Nature n'y paroît que sous l'extérieur le plus séduisant; elle y sème avec profusion les riches trésors qu'elle n'étale ailleurs qu'avec réserve. **JUPITER** se plaît sur la cime du Mont Olimpe; **MINERVE** parmi les rochers de l'Atique; **DIANE** au sein des forêts de l'Elide; **MARS** dans les plaines de la Thrace; **VENUS** dans les bosquets de Cithère, & **L'AMOUR** dans les délicieux Valons de Tempé. Jamais ces beaux lieux ne rétentissent que du son paisible des flutes & des musettes. Jamais le Pénée, qui arrose la Theffalie, ne vit sur ses bords que des Amans fortunés.

THERSANDRE & **DORIS** étoient épris l'un pour l'autre de la plus vive tendresse. Chaque jour l'Aurore les voioit aux piés d'un Autel dédié à l'Amour. Voici les vœux qu'ils adressoient à ce Dieu leur

unique Maître: „ Souverain de nôtre ame,
 „ Arbitre du bonheur de nos jours, dai-
 „ gne en remplir tous les instans; ceux
 „ qui ne te seroient pas consacrés seroient
 „ perdus pour nous; ceux dont tu dis-
 „ poses sont les seuls dont nous jouis-
 „ sions. Fais que DORIS, disoit THER-
 „ SANDRE, n'écoute jamais aucuns des
 „ Rivaux que sa beauté m'atire! Fais que
 „ THERSANDRE, disoit DORIS, me trou-
 „ ve toujours plus belle que toutes mes
 „ Rivaies. Tous deux ajoutoient ensem-
 „ ble: Fais que nous méritions de servir
 „ de modèle aux Amans qui doivent nai-
 „ tre après nous.

THERSANDRE & DORIS avoient de quoi se rassurer contre l'inconstance. La Thes-salie entière n'osoit rien d'aussi parfait que ce jeune couple. On eût dit que la Nature, en les formant, avoit prévu les desseins de l'Amour, & qu'en les unissant, il n'avoit fait qu'obéir à la Nature.

DORIS n'en étoit qu'à son troisième lustre. Aux graces touchantes & ingénues de cet âge, elle unissoit les charmes séduis-fans d'une beauté accomplie. L'éclat du lis & de la rose, le cède à l'éclat de son teint. L'Astre de VENUS brille moins au milieu de la nuit que les yeux de DORIS au milieu du jour; ses regards passent jus-

qu'à l'ame ; son doux sourire semble l'appeler ; toute la personne est animée par les Graces. Les plus belles Theſſaliennes évitent ſa rencontre ; elles ont ſoin ſur tout d'en préſerver leurs Amans.

Il eſt difficile de la voir & de reſter fidèle à toute autre. Mais DORIS ne vouloit de fidélité que dans THERSANDRE. C'étoit à lui ſeul qu'elle vouloit plaire ; c'étoit lui ſeul qui pouvoit la fixer. DORIS jettoit elle les yeux ſur le criſtal des fontaines ? C'étoit pour y voir ſi ſes charmes avoient toujours de quoi captiver THERSANDRE. DORIS cueilloit-elle des fleurs ſur les rives du Pénée ? C'étoit pour en orner THERSANDRE, ou pour ſ'en parer à ſes yeux.

Le jeune Theſſalien répondoit à tant d'amour, par un amour égal, un amour qui ne pouvoit ni diminuer, ni ſ'accroître. Sa vue ocaſionoit mille infidélités ; ſon cœur n'étoit le complice d'aucune. Abſent de DORIS, il ne deſiroit qu'elle ; avec elle il ne deſiroit plus rien. L'un & l'autre fuioient les lieux trop fréquentés ; mais ils les fuioient enſemble. Ceux où ils pouvoient être ſeuls étoient toujours ceux qui les charmoient d'avantage. En vain, diſoit THERSANDRE à DORIS, en vain la blonde ISMENE, & la brune ZIR-

PHÉ' s'égarer-elles souvent de leur route, & se trouvent, come par hazard, sur la nôtre, leurs charmes ne peuvent arrêter mes regards; je ne les aperçois que pour mieux sentir combien elles vous cèdent; je les fuïrois si elles avoient quelque chose à vous disputer.

Un seul point troubloit la félicité de ces deux Amans. Ils ne pouvoient être unis par les nœuds de l'Himen, qu'après une cérémonie consacrée par l'usage & les Loix du Pays. Elle se renouvelloit tous les ans, & ce tems étoit prochain. Elle consistoit à couronner de mirthes & de fleurs la plus belle des Theffaliennes, & le Theffalien le mieux fait; elle consistoit, surtout, à unir pour jamais le couple couronné: Union, que n'avoit pas toujours précédé celle des cœurs, & qu'elle ne suivoit pas toujours. Bien des fois cet usage rompit les desseins de l'Amour.

THERSANDRE & DORIS étoient ceux qui devoient le moins en redouter les suites; cependant ils craignoient! La crainte l'emportoit en eux sur l'amour propre.

THERSANDRE n'osoit se flater d'avoir le prix, & ne doutoit pas que DORIS ne l'obtint. DORIS croioit déjà voir couronner THERSANDRE, & quelqu'une de ses Rivaless. Tous deux ainsi craignoient d'é-

tre bientôt séparés. En vain chaque Naïade ofroit à la jeune Theſſalienne un miroir propre à la raffurer; elle ne s'y contemploit qu'avec défiance; elle se trouvoit moins belle de jour en jour. Par la même raison, les charmes les plus médiocres, dans toute autre, lui sembloient devoir l'emporter sur les siens. C'étoit la première fois sans doute qu'une jeune Beauté oublioit ses propres avantages; la première fois, sur tout, qu'elle aprécioit trop ceux de ses Rivaux. On a déjà vû que THERSANDRE jugeoit aussi modestement de lui même. Il eût voulu pouvoir éloigner cette fatale cérémonie. Ce seroit, disoit il, retarder le triomphe de DORIS. Mais dois je souhaiter que DORIS triomphe, si je ne partage moi même sa victoire, si cette victoire, qui l'attend, doit pour jamais nous séparer? Peu s'en faloit qu'il ne regrétat que DORIS eût tant de charmes. Il desiroit qu'elle pût trouver des Rivaux, ou plutôt quelle ne s'exposât point à la nécessité de les vaincre.

DORIS, qui avoit les mêmes craintes, formoit en secret les mêmes vœux. Les ames de ces deux Amans étoient d'accord avant que leurs bouches se fussent expliquées.

Ce fut DORIS, qui rompit le silence la première. Voici ce qu'elle disoit à son Amant, qui l'écoutoit, l'admiroit & l'adoroit.

Le jour approche, mon cher THERSANDRE, ce jour où la jeuneffe Theffalienne doit acourir en foule aux Temples de VENUS & d'APOLLON. Bientôt vont se distribuer ces Prix, que la vanité recherche & que l'amour doit dédaigner. Votre victoire n'est pas douteuse; mais la mienne peut l'être; une de mes Compagnes peut m'être préférée, & vous même alors seriez contraint de me la préférer. Ce dernier malheur est le seul que je redoute: Ayons le courage de le prévenir. Peu m'importe que la Grèce entière me croie dépourvue de charmes; je ne veux être belle qu'aux yeux de THERSANDRE. Je vais réjouir la jalouse DIRCE, en publiant qu'une maladie subite a défiguré mes traits, au point de me réduire à les cacher. Je ne crains pas de trouver d'in-crédules.

Ah! s'écria THERSANDRE, pour soupçonner un tel sacrifice, il faudroit soi même en être capable, il faudroit avoir l'ame de DORIS; il faudroit avoir son amour. Jugez de mes transports, ajouta-t-il, en tom-

bant à ses genoux ! Je le desirois ce sacrifice ; mais je n'osois l'exiger : Trop sûr de vos succès, je doutois de plus en plus des miens. Le moindre de mes Rivaux me sembloit redoutable. Tout amour propre cesse quand il s'agit de s'exposer à vous perdre. C'en est fait, nul hazard ne pourra plus nous séparer. Je vais feindre comme vous ; je vais supposer qu'un accident funeste m'interdit les moyens d'aspirer au prix. Eh, quel autre prix pouroit me flater après celui que DORIS m'assure.

Cette explication rendit le calme aux deux Amans. Ils ne songèrent plus qu'à éfectuer leur projet. Le bruit courut dès le jour suivant, que DORIS étoit menacée de perdre la vue. Cette nouvelle réjouit plus d'une belle Thessalienne. Telle qui auparavant n'osoit pas même songer au prix, osa dès lors y prétendre & se le promettre. Peu importoit au plus grand nombre, que leurs Amans fussent préférés ; elles n'ambitionoient cette préférence, que pour elles mêmes ; elles ne craignoient pas d'épouser l'Amant d'une autre. Quelques unes redoutoient cet échange ; mais elles ne pouvoient se résoudre à n'en pas courir les risques. D'autres ne se persuadoient pas qu'il pût y en avoir, ni pour elles, ni pour leurs Amans. La seule

DORIS, le seul THERSANDRE, s'aimoient assez pour ignorer tous leurs avantages : Ils ne vouloient point faire dépendre du hazard un bonheur, qui ne dépendoit que d'eux mêmes. THERSANDRE, a son tour, prit des mesures pour s'exempter du concours : Il ataque un Sanglier furieux, le tue ; mais il feint d'être lui même fort blessé. Au bout de quelques jours, on publie, par son ordre, que cette blessure le prive pour jamais d'un bras, & par la même raison du droit d'aspirer au prix. Cette nouvelle supposition trouve aussi peu d'incrédules que la première.

Alors on vit s'accroître, & le nombre, & l'espoir des Concurrens. Nul d'entr'eux ne soupçonnoit le stratagème, tous avoient intérêt de ne point s'y opposer. Un seul néanmoins s'affligoit de l'événement. Ce n'étoit point come Ami de THERSANDRE, c'étoit come son Rival. Il aimoit DORIS, qui ne l'avoit jamais favorisé d'un regard ; mais tant de rigueur ne diminuoit ni ses espérances, ni la bone opinion qu'il avoit de lui même. Il se croioit assuré du prix ; il ne doutoit pas que DORIS n'obtint le même avantage sur ses Rivaux : DORIS, par cette raison, ne pouvoit éviter d'être à lui. Ainsi raisonoit EURILAS, c'étoit le

nom du Theffalien présomptueux. Il atendoit , avec la plus vive impatience , le jour qui devoit éclairer son triomphe. Il aprit alors , que DORIS étoit forcée de renoncer au sien ; qu'elle n'avoit plus droit d'y prétendre. A cette nouvelle sa douleur surpassa de beaucoup son amour. Il aimoit DORIS , parce qu'elle étoit la plus belle des Theffaliennes ; c'étoit -sa beauté seule qu'il aimoit. Quelques agrémens de plus , dans une autre , l'eussent arraché à la première. La source de son déplaisir étoit , que DORIS ne pût être , ni éfacée , ni remplacée. Il trouva un autre sujet d'affliction dans la blessure de THERSANDRE , qu'il croioit réelle. C'étoit une fleur de moins à sa courone , une victoire assurée que la fortune lui enlevait. L'amour propre étoit l'unique source des desirs & des regrets d'EURILAS.

Bientôt même il soupçonna que DORIS & THERSANDRE pouvoient être d'accord & feindre des maux qu'ils ne ressentoient pas. Ils craignent , disoit il , d'être séparés , & c'est moi seul qui cause cette crainte. Alors il songe à vérifier ce doute , à prévenir le larcin qu'on prétend lui faire.

Il y avoit dans cette contrée un Vieillard , issu de la race d'ESCULAPE , & qui avoit hérité de sa science. Les tristes &

nombreux accidents qui affligent l'humanité sembloient fuir devant lui. La confiance renaissoit à son aproche, & cette confiance n'étoit point trompée. Ce fut lui qu'EURILAS voulut d'abord consulter, & voici coment il raisonoit. Si THERSANDRE & DORIS, *disoit il*, sont entre les mains de ce Vieillard, leur guérison est presque assurée. Si, au contraire, ils n'ont pas eû recours à lui, c'est qu'ils redoutent sa pénétration. Il arrive chez EURIMAQUE, ainsi se nommoit l'Héritier du Dieu d'Epidaure; il lui parle de DORIS & THERSANDRE. Ce n'étoit pas la première fois, que ces deux noms avoient frapé les oreilles d'EURIMAQUE; mais, ni THERSANDRE, ni DORIS, n'avoient jamais eû recours à son art. La Nature avoit joint en eux les heureux trésors de la santé aux dons brillans des graces personnelles. EURIMAQUE s'atendrit au récit d'EURILAS. Je fais, *lui dit-il*, ce qu'on publie à la louange de ce jeune Couple. Son double accident m'afflige. Puisse mon art lui être de quelque utilité! C'étoit offrir à EURILAS une faveur qu'il s'aprétoit à demander. Il détermine facilement le Vieillard à le suivre. Tous deux s'avancent vers la demeure de DORIS.

Les deux Amans s'aplaudissoient de leur feinte. Ils jouissoient de l'erreur qu'elle avoit causée ; ils se promettoient d'en jouir encore mieux par la suite. Après un régime & des secours simulés, ils reprirent leur conduite ordinaire. Ils ne soupçonnoient pas qu'aucun Thessalien, qu'aucune Thessalienne osassent les contredire & cherchassent à divulguer leur secret. Chaque jour ils se rendoient ensemble au sein d'un Valon paisible & isolé. DORIS avoit les yeux couverts d'un bandeau ; THERSANDRE lui servoit de guide, & lui même avoit le bras soutenu par une écharpe ; mais l'écharpe & le bandeau ne restoient pas toujours attachés : Souvent THERSANDRE faisoit usage de ses deux mains pour presser les mains de DORIS, pour la parer des plus belles fleurs que le Pénée voit éclore sur sa rive. Souvent DORIS atachoit sur THERSANDRE des yeux, dont l'éclat brilloit au loin, & étoit bien propre à démentir le malheur, dont elle se plaignoit.

Que ne vous dois-je pas, lui disoit un jour THERSANDRE. Quel sacrifice ne me fait pas votre amour ? C'est peu de renoncer au prix qui vous est dû ; vous renoncez à l'honneur de passer pour belle, à l'avantage de le paroitre ; vous cédez l'empire

de la Beauté à celles qui ne devoient qu'embélier vôtre triomphe ! Mon cher **THERSANDRE** *interrompt* **DORIS**, le seul empire qui me flate est celui que vous me donez sur vôtre ame : Qu'il me reste, je n'en desire, je n'en regrète aucun autre. Ah ! s'écria l'amoureux **Thessalien**, présumez vous qu'il soit en mon pouvoir de vous l'ôter ; qu'il soit même au vôtre de le perdre ? **DORIS** règnera sur tous ceux qui l'apercevront ; elle ne sauroit fuir un regard, sans renoncer à une victoire. Que l'Amour en soit loué ! reprenoit **DORIS** : J'aime les dons pour vous les offrir ; je regréterois de vous offrir moins. Vous même, mon cher **THERSANDRE**, vous même, ne faites vous pas pour moi ce que je fais pour vous ? Vos sacrifices égalent ou surpassent les miens : Puisse vôtre satisfaction égaler la mienne ! A ce dernier discours **THERSANDRE** ne répondit que par des transports ; langage toujours expressif chez les vrais Amans. Non, ajouta-t il, mon bonheur, tel qu'il est, ne peut s'accroître ; nul autre soin ne peut le troubler. Soyons heureux pour nous mêmes, laissons à d'autres le vain desir de faire des jaloux.

Ce fut au milieu d'un pareil entretien

qu'EURILAS les surprit, sans en être lui-même aperçu. Ils n'étoient point sur leurs gardes. Les soupçons d'EURILAS furent confirmés. Il étoit trop vain, pour témoigner un violent dépit. Il ne le fut pas encore assez, pour paroître tranquille. EURIMAQUE arriva quelques instans après lui. Voyez, dit il au Vieillard, voyez ces deux Amans; ils n'ont besoin, ni de mes secours, ni des vôtres. L'Amour, dans cette Contrée, est fécond en prodiges; c'est lui, sans doute qui vient d'opérer une si belle cure.

Tandis qu'il parloit ainsi THERSANDRE & DORIS continuoient à n'être occupés que d'eux memes; ils ne voyoient, ni EURILAS ni EURIMAQUE. Ce fut THERSANDRE, qui les aperçût le premier. Il fût modérer sa surprise; il fût même prévenir DORIS à tems, du parti qu'elle devoit prendre. C'étoit de paroître ne rien voir.

Tous deux ignoroient la profession d'EURIMAQUE, & combien il étoit difficile d'échaper à ses lumières. EURILAS étoit celui qu'ils craignoient le plus. Cependant l'un & l'autre témoins avançoient toujours, ils arrivent. Le bras de THERSANDRE a déjà repris l'écharpe. DORIS les regarde, mais sans qu'aucun signe annonce qu'elle les aperçoit. Telle PIGMALION vit d'abord sa sta-

tue , avant que l'amour l'eût animée en sa faveur ; telle parût DORIS aux yeux d'EURILAS & d'EURIMAQUE. Mais la méprise ne pouvoit être longue. Le regard de DORIS , pour être immobile , n'en étoit pas moins perçant. Le Soleil , qu'aucun nuage ne voile à nos yeux , ne peut nous dérober ses rayons ; il nous échaufe malgré lui même.

Non , s'écria EURILAS , de si beaux yeux ne peuvent être inutiles à DORIS ; ils ont trop de pouvoir sur les nôtres ! Ils font trop sentir à nôtre ame leur vive & douce influence. Vous en parlez come un Amant , lui dit EURIMAQUE , & cette manière de voir a son mérite ; la mienne , d'ailleurs , s'acorde avec la vôtre. Non , belle DORIS , poursuivit-il , vous n'êtes point privée de l'usage de vos yeux. C'est ce qu'éprouveroient & atesteroient , en vous voyant , tous les Theffaliens ; c'est ce qu'affirme de plus ici , un Descendant , un Successeur d'ESCULAPE.

Ces derniers mots firent trembler DORIS & THERSANDRE. Ils reconurent EURIMAQUE. Ils virent qu'une plus longue dissimulation seroit inutile. Eh ! coment pouvoir lui en imposer ? Les maux réels ne lui résistoient pas ; des maux suposés lui pouvoient ils faire illusion ? Un autre

motif excitoit encore le zèle du Vieillard. Il étoit du nombre des Juges auxquels **THERSANDRE** cherchoit à se soustraire. Il croyoit **APOLLON** même outragé par ce dessein. Jeune home, dit il à **THERSANDRE**, aprens à faire un autre usage des faveurs que la Nature & les Dieux t'ont bien voulu départir ; aprens que les masquer c'est les méconoitre, c'est se montrer ingrat envers ceux à qui tu les dois. Ta modestie est un crime. Allez, poursuivit-il, en s'adressant au jeune Couple, allez disputer, ou plutôt, recevoir le prix qui vous atend. Pourquoi vous refuser à un triomphe certain ? Voit-on l'Aigle sur le Soleil & les Colombes sur le Char de **VENUS**.

Ce discours, si flatteur pour **THERSANDRE**, devoit peu flater **EURILAS**, mais sa vanité le rassuroit. Il jugea qu'**EURIMAQUE** se conoissoit mieux en infirmités qu'en agrémens. Lui même exhorta son Rival à mettre à profit les conseils du Vieillard.

Il falut que les deux Amans s'y déterminassent ; mais ils ne le promirent qu'en soupirant. Leur amour gémissoit de se compromettre ainsi ; leurs craintes se renouvelloient. En même tems s'évanouissoient les espérances de la jeunesse Thessalienne : Tels, à l'aspect du Phénix, les autres Oiseaux reconnoissent leur infériorité. Ils

Pentourent, dans un profond silence, & ceux, qu'énorgueillissoit l'éclat de leur plumage, perdent toute leur fierté, en contemplant le sien.

Le seul EURILAS n'avoit rien perdu de sa présomption. Il eût voulu pouvoir hâter le jour du couronnement. Ce jour enfin arriva, & DORIS & THERSANDRE frémissent. DORIS, en ce moment, trouvoit que la Nature avoit bien peu fait pour elle. Ce fût la première fois, qu'elle soupçonna que l'art pouvoit être employé. Ce fût même à regret qu'elle n'en fit point usage. L'onde jusques alors lui avoit tenu lieu de miroir; pour cette fois elle y en joignit un artificiel. Ses yeux consultoient l'un & l'autre avec inquiétude. Ni l'un ni l'autre ne les satisfirent. Jamais DORIS ne s'étoit moins plu à elle même; jamais elle n'espéra moins plaire aux yeux d'autrui.

THERSANDRE étoit dans la même situation, avoit les mêmes craintes pour lui même. Il vit DORIS, il fut ébloui. La crainte de paroître moins belle sembloit ajouter à sa beauté. Ah! lui dit-il, votre triomphe n'est que trop certain! Quelle Rivale pouroit le balancer? La Couronne est à vous; mais, hélas! dès ce moment peut être cessez vous d'être à moi!

Non, repliqua DORIS, la victoire que

THERSANDRE me promet est le seul moyen de me conserver à lui. La sienne est assurée. Puissé mon triomphe n'être pas plus douteux?... **DORIS**, interrompit vivement **THERSANDRE**, vous outragez la Nature, qui épuisa ses plus riches dons en votre faveur. Quel Tribunal pourroit n'en être pas frappé? Ce sont, il est vrai, des Femmes qui vous jugent; mais vous leur êtes trop supérieure en attraits, pour exciter leur jalousie. Voit-on l'Astre de la nuit rien disputer à celui du jour?

Ecoutez moi, **THERSANDRE**, reprit **DORIS**; j'ignore si mes avantages sont tels que vous les appréciez; j'ignore le succès qui m'attend; mais si la décision du Tribunal m'est contraire; si même, par quelque injustice, elle pouvoit ne vous être point favorable, croiez que je ne survivrai point au malheur d'être à quelque autre qu'à vous.

Ah! s'écria l'amoureux **Theffalien**, je jure par **APOLLON** & tous les Dieux de l'Olimpe, que s'il faut aujourd'hui me lier à tout autre objet que **DORIS**, la mort au même instant brisera ma chaîne; je préférerai le trépas à cette infortune.

DORIS versoit des larmes, en écoutant **THERSANDRE**, & **THERSANDRE** étoit hors de lui même. On vint les séparer; on

leur anonça , que l'heure de se rendre au Temple étoit venue. Quel moment ! Quelle épreuve ! Il falut pourtant obéir. Déjà une foule immense ocupoit les avenues de l'un & de l'autre Temple , furtout du Temple de VENUS. Déjà les plus belles Theſſaliennes y acouroient , avec cet empreſſement que donne le deſir d'une victoire flatuſe & brillante.

La blonde ISMENE s'avanca la première. Ses regards avoient la douceur des rayons de l'Aurore , ſes traits plus d'agrémens que de régularité. On l'eût priſe pour une Grace ; mais on ne l'eût jamais priſe pour VENUS.

La brune ZIRPHE' parut ensuite. Sa taille & ſa démarche ſont celles d'une Nimphe ; ſon œil lance les feux brillans du Midi. Il n'échaufe pas , il conſume. ZIRPHE' a l'art de faire naître les deſirs ; mais rarement elle inſpire l'amour. On cherche à la vaincre plutôt qu'à lui plaire.

DIRCE' eût vou'u dévancer les deux premières. Son foible eſt de vouloir dominer par tout. On ne dira pas que DIRCE' ſoit belle. Son air impériefx nuit à les agrémens ; il éſarouche le timide eſſain des Graces. Jamais DIRCE' ne marche en leur compagnie. On la prendroit

pour l'altière JUNON, qui vient, non pas disputer mais exiger la Pome.

Une foule d'autres Theffaliennes s'empressoient de paroître. Leurs charmes réunis, mais presque tous différens, ofroient la douce & riante variété des Fleurs d'un Parterre.

DORIS n'arriva que la dernière. Tous les yeux, tous les cœurs volèrent à sa rencontre. Tous furent éblouis, tous furent émus. On douta si ce n'étoit point VENUS elle même, qui alloit présider en personne dans son Temple.

On vit les plus belles des Aspirantes rougir, pâi, à l'aspect de DORIS; jeter un coup d'œil inquiet, tantôt sur elle, tantôt sur le Tribunal, qui devoit apprécier leurs charmes. On vit ce même Tribunal, étoné qu'une même personne réunît tant d'atraits, doner de subites marques d'admiration, qui valoient bien un jugement aprofondi.

Cependant la cérémonie comença. Elle consistoit dans l'examen scrupuleux des charmes de chaque Aspirante. Là, nulle d'entr'elles ne pouvoit recourir aux prestiges de l'art. Pour paroître belle, il falloit l'être, il falloit même l'être dans toute sa personne. Une tête plus qu'humaine, entée dans un corps défectueux, une taille

divine, dépourvue de la blancheur & de l'embonpoint fuffifant, telles autres perfections acompagnées de certains défauts, ne donoient aucun droit au Prix. Il n'étoit dû qu'à celles envers qui la Nature s'étoit montrée en tout point libérale. Plus d'une fois, cependant, il avoit falu adoucir la rigueur de cette condition, quelquefois on avoit pû s'y conformer. On le pouvoit dans cette circonfiance, bien plus que dans aucune autre.

C'étoit dans le Sanctuaire même du Temple, que s'achevoit l'examen. Chaque Beauté y parut fans voile; chaque défaut pût être aperçû; rien ne pouvoit en imposer aux yeux des Juges. Rien ne leur en impofa. Toutes ces jeunes Theffaliennes avoient eû part aux dons de la Nature, mais ils diferoient dans prefque chacune d'elles. Aux unes, elle prodigua les charmes que l'ufage laiffe en proie aux regards; aux autres elle départit ceux qu'il oblige de cacher. Leurs perfections réunies euffent produit une Beauté fans défaut; nulle d'entr'elles ne pouvoit prétendre à ce titre. Nulle, c'est trop dire, DORIS fit voir en elle feule tout ce que fes Rivaies ne poffédoient qu'en comun.

Il y avoit, dans le Sanctuaire, une Statue de la Déesse, Le célèbre PHIDIAS

en fut l'Auteur. Il employa, pour l'achever, toutes les ressources de son Art, toutes celles que lui offrit la Nature. Les plus rares Beautés de toute la Grece lui servirent de modèle; mais en ce moment l'on crût qu'il n'avoit eü d'autre Modèle que DORIS.

Recevez cette Courone, lui dit la Grande Prêtresse, au bruit des aclamations des autres Juges; règne sur toutes vos Compagnes: Elles ne doivent point en murmurer. On peut vous céder l'empire de la Beauté sans renoncer à l'honneur d'être belle.

Qui le croira? Les Rivaless mêmes de DORIS applaudirent à son triomphe. Il est un point de supériorité, qui en impose à l'envie même. La jalouse DIRCE l'éprouva: Elle acourut, elle vint la première offrir son hommage à DORIS. Mais DORIS ne jouissoit pas encore de sa victoire. Une crainte nouvelle agitoit son ame. Elle n'osoit douter que THERSANDRE n'obtint le Prix; elle n'osoit se promettre qu'il l'obtint. La brigade pouvoit l'en priver; ses Juges pouvoient se méprendre; & dès lors quel malheur pour elle même d'avoir été préférée! On jugeoit son destin digne d'envie, & elle craignoit

craignoit d'envier bientôt celui de ses Rivaux.

Cependant, on la couvre d'une Robe flotante & légère, telle que la portoit VENUS lorsqu'elle s'offrit pour la première fois aux regards d'ADONIS. Mais VENUS y parut sans voile, & DORIS ne devoit paroître que voilée aux yeux de celui qu'une victoire pareille à la sienne alloit rendre son Epoux : Lui même ne devoit l'aborder que couvert de l'armure qu'il venoit d'obtenir. Ce double usage subsistoit depuis l'origine des Prix. On vouloit par là nourrir jusqu'après l'Himen une incertitude facheuse, mais utile. Souvent elle suspendit la joie, souvent elle prévint la résistance.

L'Autel où devoit être uni le Couple victorieux étoit placé au milieu d'une avenue, qui conduisoit d'un Temple à l'autre. Une simphonie mélodieuse fut le signal pour s'y rendre. DORIS frissona de nouveau. On la conduisoit en triomphe; mais ses pas chanceloient; on l'eût prise pour une victime dévouée à la colère de DIANE, plutôt que pour une favorite de VENUS. De son côté le Vainqueur approchoit, conduit par les Prêtres d'APOLLON. Une foule immense de spectateurs contem-

plait cette cérémonie. On chanta les himnes de la Déesse & du Dieu qui présidoient à ces mystères. VENUS y étoit peinte. APOLLON y étoit peint. Tel est THERSANDRE, disoit DORIS, en admirant le dernier tableau; tel est THERSANDRE, pourroit-il n'être pas couronné? Mais en vain ses regards perçoient le voile qui la couvroit; en vain cherchoit elle à démêler les traits de l'Epoux qu'elle alloit se donner; la visière de son casque, entièrement baissée, trompoit toutes ses recherches. Elle crût voir cependant les yeux du jeune Theffalien occupés du même soin qui l'occupoit elle même: C'étoit avec aussi peu de succès d'une part que de l'autre.

Alors la Grande Prêtresse de VENUS & le Chef des Prêtres d'APOLLON, firent approcher le jeune Couple jusqu'au bord de l'Autel. On ne leur demanda point s'ils vouloient être unis; l'usage leur en faisoit une loi irrévocable. Le Grand Prêtre joignit leurs mains; la Prêtresse les enchainoit avec des fleurs; le Peuple formoit des vœux pour leur félicité. Eux mêmes, cependant, n'osoient encore se la promettre. Ce qu'ils éprouvoient ne peut se décrire. La main de DORIS trembloit dans celle du jeune Theffalien; il lui parût n'être pas moins agité. Hélas! disoit intérieu-

rement DORIS, quelle situation peut se comparer à la mienne! Peut être m'unis-je à THERSANDRE! Peut être deviens je la conquête ou d'EURILAS ou de quelqu'autre! Ce moment décide pour jamais, ou de mon bonheur, ou de mon infortune. J'ignore ce qu'il me réserve, & je n'ose, ni témoigner trop d'empressement, ni marquer trop de répugnance.

DORIS balançoit encore, & déjà elle n'étoit plus libre. Déjà elle avoit un Epoux sans le conoitre, sans en être connue. Mais ce mystère alloit enfin s'éclaircir. DORIS atendoit ce moment avec agitation, avec éfroi. Il alloit décider de son bonheur, & même de sa vie; car elle étoit résolue de ne point survivre au malheur d'être séparée de THERSANDRE, au malheur d'être à tout autre qu'à lui.

Il lui restoit à subir un autre usage; il falloit que son Epoux détachât le voile qui la déroboit à ses yeux; il falloit qu'elle même, ensuite, le dépouillât de son casque. Le silence dans cette occasion devoit continuer de part & d'autre. Le Theffalien lève le voile, jette un cri involontaire & tombe aux pieds de DORIS: Mais DORIS étoit hors d'elle même; DORIS ne distingua point ces accens inar-

ticulés. Etoit ce la voix de quelqu'un de ses Rivaux ? L'atitute par elle même anonçoit de l'amour ; mais combien d'autres que THERSANDRE ont paru l'aimer ! Elle hésitoit, elle trembloit, en dénouant les liens du casque ; son œil regarde & craint de voir ; ses mains n'osent presque achever leur ouvrage : C'en est fait cependant ; le casque est enlevé ; le sort de DORIS est éclairci ; elle fufit à peine aux mouvemens qui l'agitent ; elle tombe ; elle se jette dans les bras de son Epoux. C'étoit THERSANDRE !

A cette vue , tous les spectateurs pouffent des cris d'aclamation. Chacun aplaudit au choix des Juges , au sort des deux Amans. Les Rivaux même de THERSANDRE n'en murmurent pas, tant ce jeune Couple semble fait pour n'être point séparé. Le seul E U R I L A S en jugeoit autrement ; mais l'amour propre étouffoit ses plaintes ; sa manière d'aimer écartoit ses regrets ; il atendoit tout de lui même , & se trompoit toujours dans son atente. THERSANDRE & DORIS, au contraire , espéroient tout l'un de l'autre , & leur espoir ne fût jamais trompé.



S P E C T A C L E S

ON vient d'imprimer à Paris quelques nouvelles Pièces de Théâtre, dont M. MARIN de l'Académie de *Marseille* est l'Auteur : Elles se trouvent chez DUCHESNE, *Rue St. Jaques.*

La première Pièce du Recueil que nous anonçons, est intitulée : JULIE, ou LE TRIOMPHE DE L'AMITIE', *Comédie en prose & en trois Actes.* Le sujet en est beau & intéressant. DORVAL, contre le gré de son Père, avoit épousé, à *Toulouse*, JULIE, jeune Orpheline élevée dans sa maison. Ce Mariage le fait deshériter. Les deux Epoux se rendent à *Paris* & se logent dans un Hôtel garni, qui est le lieu de la Scène du Drame. DORVAL ayant dissipé la Succession de sa Mère, se voit réduit à la dernière extrémité. ERASTE est le seul Ami qui lui reste ; encore conçoit-il des soupçons injurieux à la probité de ce véritable Ami & à la fidélité de sa vertueuse Epouse. Les soins prudens & généreux d'ERASTE pour aider DORVAL, occasionent eux mêmes les in-

justes conjectures. Une Lettre interceptée , à laquelle son imagination empoisonnée prête un faux sens , réalise tellement son erreur , qu'il fait mettre l'Épée à la main à son Ami. D'OUTREMER , riche Négociant , logé dans le même Hôtel , les fépare. C'est un Home d'un caractère franc , Ami d'un Vieillard nommé LISIMON , affligé de la perte d'un Fils unique : Il le cherche & fait chercher par tout : Châque infortuné lui rapelle le fort qu'il peut éprouver. Ce tendre Père rencontre ERASTE , qui cherche DORVAL , non pour se venger , mais pour dérober son Ami aux rigueurs d'une Sentence , qui va le renfermer dans une Prison , ou , s'il n'a pas été averti assez promptement , le délivrer de la captivité , en apaisant ses Créanciers. LISIMON remet à ERASTE la somme nécessaire pour cette action genereuse. Ce Vieillard se trouve ensuite avec JULIE. Il apprend d'elle même , que c'est son propre Fils , qu'il vient de secourir par l'intervention d'ERASTE. Elle lui confesse en même tems que c'est elle qui est la cause de son malheur , puisqu'elle est l'Épouse infortunée de son Fils. LISIMON , à cet aveu , reprend toute sa colère , mais les larmes de JULIE , celles de son Fils , celles qui vient joindre ERASTE , fléchissent enfin ce Vieil-

lard irrité, qui leur rend sa tendresse en leur pardonnant. De son coté DORVAL, éclairé par les actions d'ERASTE, lui rend tous les sentimens dus à un si rare Ami.

Quoi que le fond de cette Pièce, son action, son objet, & les principaux caractères semblent n'anoncer que des choses touchantes dans les détails, elle n'est pas dénuée de gaieté. Mad. la ROCHE, Hottesse, & M. d'OUTREMER, caractères naïfs & un peu grossiers, liés à l'action principale, y jettent un comique du bon genre, aff-z rempli de Morale naturelle. Voici, par exemple, un trait de M. d'OUTREMER, sur la Noblesse indigente: „ Ceux qui, „ sachant que la Nature a placé leur subsistance à quatre pouces dans la terre, „ mettent de la dignité à mourir de faim, „ plutôt que de se baïsser & la cueillir, „ sont des insensés, qu'il faudroit mettre „ aux petites maisons.

LA FLEUR D'AGATHON, seconde Pièce de ce Recueil, est une Comédie en un Acte en prose, imitée de la *Fior d'Agatone* de MARTELLO. Un gout extrême pour les fleurs, une superstitieuse crédulité dans une jeune Bergère Grèque, qui répugnoit à tout engagement, donent les moyens, par un stratagème que son caractère favo-

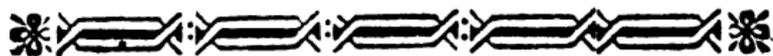
rife, de la faire déclarer pour un des Bergers, dont elle étoit aimée & de le lui faire épouser. L'ingénuité de la Bergère & le stratagème employé pour vaincre ses refus, fournissent une petite intrigue, délicatement traitée, dans la simplicité agréable du gout Grec.

La troisième Pièce est une Comédie héroïque en cinq Act's & en Vers. Elle a pour Titre FREDERIC. L'Auteur anoncé l'avoir composée pour renouveler un genre, qu'il croit qu'on a eû tort d'abandoner. La Scène est dans une Isle habitée par des Sauvages. Un Vieillard y avoit été jetté par une tempête. Il a vécu long tems pleurant la perte de ses Enfans, qu'il croyoit péris. Deux jeunes Sauvages se sont attachés à ce Vieillard, le servent & l'aiment come leur Père, titre que leur tendresse lui a donné. De son côté il les a instruits come ses Enfans. Un Vaisseau Européen aborde sur cette côte. Quelques passagers descendent à terre. Les Sauvages s'arment pour les chercher & les immoler à leur férocité. Ils aculent le Vieillard d'être d'intelligence. Ils le menacent. Ses deux Fils adoptifs le gardent pour le défendre. Il se sert d'eux aussi pour dérober, s'il est possible, à la fureur des Sauvages, les Européens.

descendus dans l'Isle, d'où il espère sortir par leur secours. Un des jeunes Sauvages va voir si le Vaisseau est encore sur la côte. Il ne l'a point aperçu. Le Vieillard, qui croit sa délivrance désespérée pour toujours, fait creuser son tombeau par ses deux jeunes Sauvages. Une voix qu'il avoit entendue en songe lui anonçoit sa délivrance en ce jour même, & il avoit crû qu'elle se feroit par ce Vaisseau; mais informé qu'il étoit parti, il se persuade que la prédiction concernoit sa mort, & il s'y prépare. Il donne des exhortations touchantes à ses deux jeunes Sauvages, qui fondent en pleurs. Croyant toucher au dernier terme de sa vie, il s'approche du lieu de sa sépulture. Dans ce moment son Fils & sa Fille, qui étoient descendus dans l'Isle, pour y chercher ce Père désolé, l'entendent prononcer leurs noms. Ils s'approchent; ils se reconnoissent; ils se disposent à emmener en France ce Père tendre & chéri. Les deux jeunes Sauvages reviennent. Ils croyoient déjà ce vertueux Vieillard dans les bras de la mort, & ils en étoient inconsolables. Leur affliction est changée en joie, le voyant dans les bras de ses Enfans. Ils implorent sa tendresse & ses bontés; ils le conjurent de les emmener en France, pour ne point se sépa-

rer de lui. C'est ce qui leur est accordé.
Cette Pièce renferme des situations touchantes & beaucoup de pathétique.

L'Amante ingénue, & l'Amant heureux par un mensonge, sont les deux dernières Pièces de ce Recueil. Il y des Caractères ingénieux, soutenus, & relevés par des contrastes. On y trouve du gai, du plaisant & de l'agréable.



E P I T R E

A D A M O N.

Tu quittes donc ces Lieux, & nos Muses plaintives

Ne peuvent plus te retenir !

On ne te verras plus sur ces heureuses rives
Satisfait du présent, sans craindre l'avenir,
Peindre de nos ruisseaux les ondes fugitives •

Et n'ocuper ton souvenir

Que de nos Bergères craintives,

Dont les graces tendres, naïves

T'ont couté souvent un soupir !

Mon cœur, que son penchant entraîne

Par tout où le Soleil pour ramener le jour,

Dans son char brillant se promène,
 D'une estime pure & certaine
 Ira t'assurer sans détour.

Pour moi, quel départ, quelle peine !

Il faut se séparer, peut être sans retour.

Nous redoublons nos maux en ferrant une chaîne,

Qu'il nous faudra briser un jour :

En se livrant à sa foiblesse,

Quand le sort vient nous déranger,

Elle augmente nôtre tristesse,

Sans diminuer le danger.

PLUTUS te promet ses richesses,

Et tu marches sous ses drapeaux ;

Mais ce n'est que par des travaux,

DAMON, qu'on obtient ses largesses.

Rarement de ses dons le Sage est revêtu :

PLUTUS ne suit que ses caprices ;

Il accorde souvent aux Vices,

Ce qu'il refuse à la Vertu.

Mais la Fortune, Ami, n'est pas une chimère

Indigne de nos soins :

Qui ne fait qu'elle est nécessaire

Pour suvenir à nos besoins ?

Je ne condamne point un travail nécessaire

Dont le succès fait nos plaisirs :

Je ne blame que des desirs,

Que rien ne sauroit satisfaire,

Et dont la criminelle ardeur

Ne produit que nôtre misère ,
Loin de faire nôtre bonheur.

Je ne veux point , DAMON , endormir ta sagesse ,
Dans l'indolence & le repos :

La Vie est une Mer , tout agite ses eaux ;
Il nous faut combattre sans cesse ,
Pour surmonter les flots.

Dieu veut que nos talens , nos loins , nôtre indus-
trie

De la Société forment le doux lien ,
Et qu'en se procurant le bonheur de la vie
Le Public y trouve le sien.

Les états sont égaux , quand l'ordre & la justice
En font les équitables nœuds :

Le Riche à l'In ligent ouvre une main propice ,
Et se plaît à le rendre heureux ;

A pratiquer le bien on trouve des délices :
Et le Pauvre à son tour , consacre ses services ,
A son Bienfaiteur généreux :

Le Roi fait le bonheur d'un Peuple qui l'adore ,
Dont rien ne peut troubler l'union & la paix :
Quand ses Loix s'étendroient du couchant à l'au-
rore

Il seroit moins puissant , & moins heureux encore ,
Que par l'amour de ses Sujets.

C'est ainsi que la Providence ,
Qui dispense aux Mortels & le bien & le mal ;
Sans recourir à l'humaine prudence ,

D'un bien particulier fait un bien général,
 Par une secrète influence :
 Ainsi tous ces ruisseaux , qui du sein des deux Mers
 Percent les citernes profondes ,
 En ressortent bientôt par cent canaux divers ;
 Et le brulant Soleil en élevant leurs ondes ,
 Forme ces rivières fécondes ,
 Qui circulent dans l'Univers.
 Selon qu'on en fait usage
 La Fortune est mal ou bien ;
 Elle est un bien pour le Sage ,
 Il en tire l'avantage
 De donner à qui n'a rien ;
 Mais quel dangereux partage
 Quand l'Avare en fait le sien ,
 Ou qu'il forme le lien
 Où la Volupté nous engage !
 Triste & funeste esclavage
 Auquel l'home est condamné ,
 Lors que foulant aux pieds la Vertu qu'il outrage ,
 Au Vice son cœur éfrené
 S'est lâchement abandoné.
 Les Plaisirs sont bien doux , mais leur suite est amère ,
 Ce n'est qu'un fruit empoisoné :
 Par un penchant secret nôtre cœur entraîné
 Ne pense qu'à se satisfaire ;
 Le repentir & le degout

Suivent de près la jouissance ;

A force de goûter de tout

On est réduit à l'abstinence.

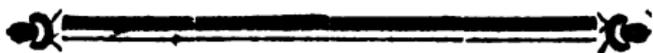
Les biens & la grandeur ne sont que vanité.

Nos jours , nos mois , nos nuits ne sont qu'un court
espace ;

Quelle est nôtre imbécilité ?

Nous faisons presque tout pour ce monde qui passe,
Presque rien pour l'éternité !

GENÈVE.



ENIGME.

SOUVENT je ne paroiss que quand la Nuit obscure
Répand ion voile épais sur toute la Nature ;

Je fais alors sentir l'effet de mon pouvoir :

Quoi que je sois présente on ne peut pas me voir,

L'Amant heureux , dans les bras de sa Belle ,

Avec moi goûte un plaisir enchanteur :

Du Malheureux j'augmente le malheur.

Je me fais un plaisir , dans mon humeur cruelle ,

De tourmenter tous ceux dont un accès brûlant
Consumme tristement les forces de la vie ;

Je produis quelque fois des œuvres de génie ,

Qui seroient demeurés sans moi dans le néant ;

Mais d'autre part , en revanche , souvent

Je done l'être à mille rêveries

Peu dignes d'ocuper un inocent loisir ,
 Come Bouquets , Enigmes , & mille rapsodies
 Dont nos Journaux gardent le souvenir.
 Tu dois me deviner , car c'est dans cette classe ,
Mon cher Lecteur , qu'on doit marquer ma place.

LOGOGRIPE.

J'AI le fort des choses mortelles ,
 Et l'on me voit naître & mourir come elles.
 Hui. Lettres font mon nom. Combine, *Cher Lecteur*
 Tu dois trouver , pour ton honneur ,
 Ce qui déplaît fort à l'ivrogne ,
 Quand il veut se rougir la trogne ;
 Une Magicienne ; un Arbre ; un Elément ;
 Une Femme ; un Légume ; un Saint ; un Instrument ;
 Un terme de mépris ; un Oposé de lent ;
 Ce qui du mauvais tems certain Oiseau préserve ;
 Ce qui delasse , amuse & ruine souvent ,
 Et ce qu'avec grand soin chacun de nous conserve.

Le Mot de la première Enigme de Juin est
TARATIERRE ; celui de la seconde **SOUPIR**. Le
 premier Log gripe s'explique par **CANARD** ,
 où l'on trouve *Pan* , *Cana* , *Ane* , *Caen* , *Cap* ,
Cane Le second est **ECHARPE** , qui renferme
Perche poisson , *Perche* bois , *Perche* Province ;

Prêche, Cber, Crêpe, Harpe, Chape, Pêcher
 & Pêche, Père, Arche, Arc, Rape, Carpe,
 Pêche, Race, Acre, Car, Apre, Par, Char,
 Cap, Parc, Ré.



T A B L E.

REMARQUES critiques sur un Ouvrage
 moderne, rangé par ordre alphabétique.

Batême.	pag. 3
Beau, Beauté.	13
Bêtes.	15
Lettre à un Ami sur la Misantropie.	23
Ecole des Muris.	35
Discours prononcé à l'Académie de Bordeaux, relativement aux Portraits de Montagne & de Montesquieu.	46
Séance de l'Académie de la Rochelle.	51
———— de la Société Littéraire de Châlons sur Marne.	60
Prix de l'Académie des Sciences de Paris.	63
———— de l'Académie de Pau	67
Aux Editeurs sur un Livre intitulé : Présence corporelle de l'homme en plusieurs lieux, prou- vée possible par les Principes de la bonne Philosophie	68
Lettre sur l'Ouvrage qui a pour titre : Le Dêif. me réfuté par lui même &c.	72
Les deux Prix Conte.	76
Nouvelles Pièces de Théâtre.	101
Epître à Damon.	106
Enigme.	110
Logogriphe.	111